

LES VIVEURS D'AUTREFOIS.

SOUS PRESSE:

—

ROMAN D'UNE FEMME,

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS.

4 volumes in-8.

LES AMOURS D'UN FOU,

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

4 volumes in-8.

UN AMOUR VÉRITABLE,

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS.

4 volumes in-8.

UN DRAME EN FAMILLE,

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS.

4 volumes in-8.

DIANE DE LYS,

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS.

2 volumes in-8.

UN CAPRICE DE GRANDE DAME,

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS.

2 volumes in-8.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

LES

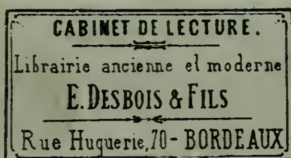
VIVEURS

D'AUTREFOIS

PAR

le Marquis de Foudras et Xavier de Montépin.

3



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1848

LE DERNIER
DES ROUÉS

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

3 volumes in-8.

Tout s'efface du passé, même la corruption élégante.

Autrefois nous avions des roués, aujourd'hui nous avons des viveurs.

Le roué d'autrefois était toujours un gentilhomme. Il avait de la grâce, de l'esprit, de la politesse; ses vices étaient charmants comme ses manières, et s'il trompait ses maîtresses ou ses amis, il s'y prenait d'une façon si aimable, que chacune de ses perfidies attachait à lui.

Le roué d'aujourd'hui, c'est-à-dire le viveur, est assez habituellement un noble d'origine équivoque, ou un bourgeois enrichi dans des tripotages de bourse. Il n'a ni grâce, ni esprit, ni politesse, et tous ses vices sont grossiers comme sa personne. Il a des maîtresses qu'il paye mal, et si par hasard il noue une intrigue avec une femme du monde, il ne tarde pas à s'en faire haïr et mépriser par des procédés qu'un laquais ne voudrait pas avouer. Il joue pour gagner, il a des chevaux par ostentation, et s'il prête de l'argent à ses amis, c'est par-devant notaire et après avoir pris des sûretés dignes du bonhomme Harpagon.

Écrire l'histoire *du dernier des Roués,* c'est donc faire revivre une tradition oubliée de la bonne compagnie.

Le héros de cette histoire sera mieux qu'un type, ce sera un portrait.

Le dernier Roué est mort à Paris il y a peu d'années. C'était un homme d'infiniment d'esprit, dont le prince de Talleyrand disait : *Comment ne l'aimerait-on pas, il est si vicieux!*

De grands succès, de nombreuses aventures;

des liaisons célèbres et méprisables, des intrigues amoureuses dans toutes les classes, une existence problématique et presque phénoménale, telle fut la carrière du personnage que M. le marquis de Foudras met en scène.

Avec lui on verra passer Louis-Philippe dont il fut l'ami et l'agent secret, le prince de Talleyrand que nous avons nommé tout à l'heure, puis des diplomates étrangers, et en femmes l'élite de la galanterie parisienne.

Tout cela sera fait sans scandale, parce que l'auteur ne donnera pas à tous ses personnages les noms qu'ils portent réellement.

L'ouvrage formera trois forts volumes in-8, qui paraîtront ensemble.

A. CADOT, Éditeur.

Imp. de E. Dépée, à Sceaux (Seine)

LES

VIVEURS D'AUTREFOIS.

TROISIÈME PARTIE.

UN ROUÉ.

— SUITE. —

AVENTURES DE VOYAGE.

XXI

AVENTURES DE VOYAGE.

Roland de Villarcy ne tarda point à mettre en œuvre la résolution qu'il venait de prendre.

Nous voulons parler de son projet de voyage à Paris.

Les préparatifs furent immédiatement commencés.

On sortit de la remise le vieux carrosse aux armes des Villarcy, qui, vu son poids et ses dimensions exagérées, ne servait guère que dans quelques rares et solennelles occasions, le jeune comte préférant de beaucoup l'usage du cheval à celui d'un véhicule antique et incommode. Cependant, en raison de la longueur du trajet, il fut décidé qu'on voyagerait dans ce carrosse.

Le chargement de la voiture fut d'ailleurs des plus simples et des plus restreints, et les bagages ne l'encombrèrent point. Roland, comprenant que sa garde-robe de province ne serait pas de mode à Paris, et se réservant, une fois arrivé à destination, de la renouveller entière-

ment, ne se munit pour ainsi dire que de linge, de quelques vêtements indispensables pour la route, et d'une paire de pistolets de grand prix et d'un précieux travail, qui lui venaient de son père.

Il renferma dans une petite valise ses titres, ses papiers de famille, et une somme de quarante mille livres en or, somme qu'il jugea suffisante pour faire face aux principales dépenses qu'entraînerait son séjour dans la grande ville. Il y mit de plus quelques lettres de recommandation qui lui furent données par les gentilshommes les plus considérables de la province, à l'effet de le faire bien venir de ceux de leurs parents et amis qui habitaient Paris ou Versailles.

Ces différents et courts préliminaires achevés, on attela au vieux carrosse les deux plus vigoureux chevaux des écuries de Villarcy ; Roland monta dans la voiture et s'assit dans le fond, adossé au coin de droite ; Richard prit place en face de lui, sur la banquette du devant, et l'attelage s'ébranla au milieu des souhaits de bon voyage et de prompt retour, formés par tous les vassaux du jeune comte, qui s'échelonnaient sur une double ligne, pour assister au départ de leur maître et seigneur.

Roland avait fait, relativement à ses domestiques, le même calcul que pour sa garde-robe. Il s'était dit que ces bons vieux serviteurs, dévoués et fidèles sans

douta, mais un peu rustiques de formes et d'allures, feraient sans contredit à Paris une figure assez piteuse, et il avait résolu de prendre à son service, au moment de son arrivée, quelques laquais de plus leste tournure, et mieux façonnés aux usages du monde dans lequel il allait vivre.

En conséquence il emmenait seulement son cocher et son valet de chambre.

Ce dernier n'était autre qu'Étienne, le jeune frère de la pauvre Geneviève.

§

Tant que la voiture roula sur les do-

maines de Villarcy, Roland eut assez à faire de répondre par un geste ou par un sourire, aux vœux naïfs et sincères de ceux des paysans qui n'avaient pu se trouver dans la cour du château, et qui regardaient comme un grand évènement le départ du seigneur suzerain des belles et riches terres dont ils étaient les tenanciers.

Mais sitôt que l'extrême limite des propriétés du comte eut été franchie, Roland se sentit atteint d'une vague tristesse. Il lui sembla qu'il quittait à tout jamais les lieux où s'étaient écoulés les jours de son heureuse jeunesse, et qu'il ne reverrait plus, au-dessus des sombres dômes de la forêt, les girouettes de son vieux château.

Ces pressentiments sinistres et sans cause l'absorbèrent d'abord tout entier, et, s'accoudant à l'angle de la voiture, il pencha la tête, sentit croître sa profonde mélancolie à chaque tour de roue qui l'éloignait davantage, et fut au moment de crier à son cocher de tourner bride et de le ramener au château.

Mais bientôt il réfléchit au ridicule immense qui s'attacherait sans doute à une démarche semblable; il se dit que les pressentiments dont il était obsédé, n'auraient pas plus de fâcheux résultats qu'ils n'avaient de cause rationnelle, que la tristesse qu'il ressentait n'était que l'inséparable compagne d'un départ, et qu'il devait s'efforcer de chasser au plus vite les

lugubres pensées qui lui servaient de cortège, pour ne plus voir que les magiques tableaux que Paris présentait à son esprit dans un lointain et féerique mirage.

Les phases diverses de la lutte intérieure que Roland venait de subir, s'étaient l'une après l'autre peintes sur son visage, et Richard, placé en face de lui comme nous l'avons dit, n'avait point perdu une seule des nuances fugitives reflétées successivement par la physionomie de son compagnon.

Tant que la tristesse avait voilé les regards de Roland, une tristesse semblable, mêlée d'une sorte de découragement, avait assombri de même les yeux de Richard.

Quand l'attitude du jeune comte exprima son hésitation croissante à poursuivre le voyage commencé, l'anxiété et l'effroi se peignirent sur les traits du fils de Geneviève.

Mais quand, enfin, le triomphe de Roland sur les appréhensions qui l'assiégeaient devint évident, et quand le nuage se fut graduellement dissipé, un éclair de triomphe étincela dans la prunelle de Richard, et un geste mal dissimulé, mais cependant inaperçu, sembla dire qu'il prenait possession de l'avenir.

Roland releva la tête et dit :

— Richard?....,

— Que voulez-vous, mon frère? répondit ce dernier.

Il est bon d'expliquer en passant à nos lecteurs que, grâce à une enfance et à une éducation communes, une sorte de familiarité de langage s'était perpétuée entre les jeunes gens. Tous deux ils s'appelaient *mon frère*, seulement Roland tutoyait Richard, sans être tutoyé par lui.

— Nous voilà donc partis! fit le jeune comte.

Ce lieu-commun n'avait évidemment d'autre but que d'engager la conversation, aussi Richard ne pouvait-il y répondre autrement qu'il le fit, c'est-à-dire par une simple affirmation.

— A chaque instant, poursuivit Roland,

nous nous éloignons davantage des vieux murs qui nous ont vus naître... y reviendrons-nous, mon frère?

— Pourquoi cette question, et qui donc pourrait, mon frère, nous empêcher d'y revenir?

— Le sais-je, mon Dieu? nous allons bien loin..... des périls peut-être nous guettent sur la route, ou nous attendent là-bas... Peut-on dire enfin, au moment du départ, si le retour sera possible?

— Il y a du vrai et du faux dans ce que vous dites, mon frère. La vie est pleine de hasards, l'avenir est douteux; pas plus que d'autres, nous ne sommes en droit de compter sur le lendemain, mais

ici comme ailleurs, à Villarcy comme à Paris, les chances sont les mêmes; pourquoi donc vous forger des chimères et vous alarmer sans motif?

— Tu te trompes, Richard, je ne m'alarme point.

— Comment cela?

— Ce que je ressens ce n'est point une crainte, c'est un regret.

— Un regret, dites-vous, de quoi?

— De quitter un bonbeur calme et sûr pour courir après l'inconnu. Est-ce que tu ne regrettes rien, toi, Richard?

— Moi?

— Oui.

— Non, en vérité. Je suis avec vous, cela me suffit.

— Merci, mon frère. Dis-moi, cependant, ne sens-tu donc pas quelque regret d'abandonner ainsi tous les souvenirs de ton enfance?

— Ces souvenirs, mon frère, répondit Richard avec une secrète amertume, je ne les abandonne pas, je les emporte tous avec moi.

— Je te comprends; mais, vois-tu, Richard, notre position n'est pas la même; depuis ton enfance tu as toujours semblé rechercher la solitude; depuis quelque temps surtout, je ne sais pourquoi, tu t'es

de plus en plus isolé de moi et de ceux qui m'entouraient; ton plus grand bonheur était de t'enfoncer dans les bois, seul avec ton fusil ; cette vie te convenait, et tu étais heureux...

— Bien heureux! répéta Richard, sans qu'il fût possible de distinguer dans son accent l'étrange ironie de cette phrase.

— Moi, au contraire, je quitte de nombreux amis, des compagnons de table et de chasse, des cœurs dévoués, des affections sincères, car à Villarcy tout le monde m'aime...

— Vous êtes si bon, mon frère.

— Parmi tous ceux qui me connaissent, je n'ai pas un ennemi.

— Qui donc vous haïrait, Roland ?

— Une seule fois, j'aurais pu croire le contraire...

— Quand donc?

— Tu le sais... quand on me rapporta mourant au château... Un coup de fusil avait été tiré sur moi.

Richard pâlit en entendant ces mots, cependant il répondit d'une voix qui ne tremblait point :

— Cet accident terrible, je vous l'ai dit déjà, mon frère, ne peut être que le résultat d'une erreur incompréhensible : quelque braconnier trompé par l'obscurité,

sans doute, ou quelque malfaiteur étranger au pays...

— C'est possible ; car, pour commettre un aussi lâche assassinat, il fallait quelque motif de vengeance, et personne ne pouvait avoir à se venger de moi.

— Personne. . murmura Richard.

— Enfin, écartons ce souvenir, le seul pénible de toute ma vie.

— Puis-je oublier que j'ai failli perdre mon frère ?

— Bon Richard ! je sais combien tu m'aimes ; mais parlons de Paris, de cette ville où nous allons, et dont on raconte tant de merveilles, que moi, gentilhomme

campagnard jusqu'à ce jour, je puis à peine y croire ; on dit que les femmes y sont bien jolies, Richard.

— Et peu cruelles, ajoute-t-on.

— Cela t'importe peu, à toi, jeune sauvage, sévère comme Platon : jamais ton cœur ne battra sous le regard de deux beaux yeux.

— Qui sait ?

— Ah ! ah ! est-ce qu'en quittant ses forêts natales, Socrate tournerait à l'Alcibiade ?

— Peut-être ; mais c'est vous, mon frère, qui ne rencontrerez point, chez ces dames, de portes closes ni de vertus farouches. . . . .

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous êtes beau, jeune, riche, élégant et spirituel.

— Flatteur!

— Les cœurs se suspendront aux crocs de vos moustaches blondes, les femmes vous courront sus, et les maris vous donneront au diable!

— Ma foi, j'en accepte l'augure. Nous mènerons joyeuse vie, et puis, quand il sera temps de se ranger, je trouverai quelqu'héritière riche et jolie, je l'épouserai...

— Ce qui doublera votre fortune, et vous reviendrez à Villarcy, pour y tenir le rang du premier gentilhomme de la province, et vous voir le plus heureux des époux et des pères.

— Sais-tu que cet avenir est enchanteur, et qu'il y a des gens qui viennent au monde singulièrement favorisés !

— Cela est juste ! aux uns tout, aux autres rien ! ainsi va le monde !

— Comme tu dis cela ! on croirait que tu as à te plaindre du sort ?

— Moi... par exemple !

— Excepté d'être gentilhomme, que te manque-t-il ?

— Mon Dieu, rien.

— Tu es extrêmement beau garçon, tu es plus instruit que moi...

— Non, certainement.

— Je soutiens que si, car tu as mieux profité que moi des leçons que nous recevions ensemble, ce qui tient à la beaucoup trop grande indulgence que me témoignait notre brave précepteur; tu as fort grande mine, et avec un habit brodé, on te prendrait sans contredit pour un seigneur.

Roland ne s'apercevait point qu'en parlant ainsi, il enfonçait un poignard dans la plaie jalouse qui saignait au cœur de Richard ; il poursuivit :

— Écoute, mon frère, je veux faire quelque chose pour toi.

— A quoi bon?

— J'y tiens : mon père t'aimait autant qu'il m'aimait moi-même, et j'ai hérité de cette affection. Aurais-tu du goût pour l'état militaire?

— Pourquoi cette question?

— Parce que, si tu veux, je t'achèterai une compagnie, et ma foi, alors, il ne tiendra qu'à toi de faire ton chemin...

— Voulez-vous donc m'éloigner de vous, Roland?

— Dieu me garde d'avoir cette pensée!

je voudrais seulement t'affranchir de la position.....

Roland, hésita.

Richard, l'interrompit :

— De la position subalterne que j'occupe auprès de vous, — fit-il. — N'est-ce pas là ce que vous pensez, mon frère ?

—Pas le moins du monde ! tu n'es point un subalterne, tu es un ami, un frère, et je prétends seulement parler d'une carrière indépendante et digne de toi.

— Je vous remercie de votre bonne volonté, Roland ; mais je refuse d'en profiter. Je ne désire rien, je me trouve à ma

place là où je suis. Tout changement me serait pénible. Je suis heureux.

— Comme tu voudras. Enfin, si tu changes d'avis, nous aviserons à ce dont je te parlais tout-à-l'heure..... ou à autre chose.

— Je ne changerai point.

— Nous verrons.

La conversation continua quelque temps encore, puis Roland, fatigué par les continuels soubresauts du carrosse, qui, nous devons le dire, était fort mal suspendu, comme toutes les voitures de l'époque, s'endormit profondément

Richard, lui, ne dormit pas, et à voir l'œil ardent et sombre avec lequel il con-

templait le sommeil paisible du jeune comte de Villarcy, à voir les rides profondes qui sillonnaient sans cesse son front, on eût deviné qu'il avait accueilli et qu'il caressait quelque projet sombre, quelque sinistre pensée.

On arriva à l'endroit de la couchée, et là seulement s'interrompit le somme de Roland, qui, tout en soupant gaîment, raconta à son compagnon qu'il avait rêvé que les maisons de Paris étaient tout en or, avec des toits de perles fines, et que douze duchesses couronnées de roses l'attendaient à la barrière, pour se disputer son amour.

AVENTURES DE VOYAGE.

— SUITE. —

XXII

AVENTURES DE VOYAGE. (*Suite.*)

Le lendemain se passa sans aucun incident qui mérite d'être raconté.

Le surlendemain, les voyageurs s'arrêtèrent, pour y passer la nuit, dans une petite ville dont le nom nous échappe.

Tandis qu'ils dînaient, il se fit tout-à-

coup un grand bruit sur la place située en face de l'auberge où ils étaient descendus.

C'était une sorte de musique bizarre, composée des sons discordants d'un tambour, d'un cor de chasse et d'un hautbois.

Par moment, cette sauvage mélodie s'interrompait et l'on entendait une voix criarde et monotone défiler rapidement un chapelet de mots hétéroclites, dont le sens n'arrivait pas distinctement jusqu'aux oreilles de Roland et de Richard. Puis, immédiatement après, le tambour exécutait un roulement forcené, et le cor de chasse ainsi que le hautbois l'accompagnaient de leurs notes les plus aiguës.

Les deux jeunes gens quittèrent leur repas et allèrent à la fenêtre.

Ils virent, au milieu de la place, une charrette attelée d'un mauvais cheval, sur laquelle trônait fièrement un grand gaillard en habit rouge chargé de broderies d'or toutes fanées.

Auprès de lui les trois musiciens, dont un nègre, vêtus en Turcs et en Espagnols, continuaient leur infernal sabat.

Une foule de badauds, le nez en l'air et la bouche béante, se pressaient autour de la carriole et recevaient, qui une fiole, qui une petite boîte, qui un sachet, etc, etc. le tout, bien entendu, en échange de différentes pièces de monnaie.

La musique fit silence pendant un instant, et l'homme à l'habit rouge, en pro-

fita pour déclamer sur une mélopée inimaginable le morceau suivant, tandis que de la main droite il désignait une bouteille au long cou, qu'il tenait de la main gauche :

« L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
« Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
« Mon remède guérit, par sa rare excellence,
« Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an. »
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance,
De l'orviétan !! *

Ceci produisait le plus grand effet sur les assistans, et tandis que la musique reprenait, il se fit une consommation inouie

* Molière, l'*Amour médecin*, acte II, scène VII.

de petites bouteilles et de petites boîtes.

Le tambour, le cor de chasse et le hautbois se turent de nouveau, et l'homme en habit rouge continua :

« Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend,
« Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
« Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
« Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand ! »

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance,
De l'orviétan ! !

La vente marcha de nouveau, puis le charlatan, ses musiciens et sa carriole se

remirent en marche pour aller chercher fortune un peu plus loin.

Roland et Richard se rassirent à table et achevèrent leur repas.

Immédiatement après le dîner, le comte de Villarcy sortit pour aller visiter les curiosités de la ville.

Le fils de Geneviève prétexta un léger malaise et put ainsi se dispenser de le suivre.

Mais sitôt que Roland se fut suffisamment éloigné, il quitta l'auberge à son tour et s'en alla par la ville s'informer de la demeure du charlatan.

Il n'eut point de peine à la trouver, et la

première personne à laquelle il s'adressa, sut lui indiquer une mauvaise hôtellerie borgne, où descendaient d'habitude les bateleurs, saltimbanques, acrobates, montreurs de curiosités, bohémiens coureurs de foires, etc., etc...

Il se dirigéa donc de ce côté, et justement comme il arrivait le grand gaillard en habit rouge venait de rentrer, assez content de sa recette, et commandait d'une voix enrouée une omelette de vingt-quatre œufs, accompagnée d'un colossal plat de *porc aux choux* *.

Le charlatan, voyant un jeune homme de bonne mine qui le demandait, se hâta

* *Porc aux choux*, — voir *Tragaldabas*, pièce héroïco-burlesque en cinq actes, par M. *Vacquerie*

de faire trève à ses préoccupations culinaires, et s'avança le sourire aux lèvres et les coudes arrondis.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon gentilhomme? demanda-t-il de l'air le plus patelin et le plus obséquieux.

— Vous possédez, à ce qu'il paraît, des secrets merveilleux... fit Richard.

— Merveilleux, c'est le mot, mon gentilhomme! il n'est point de maladie sous le ciel que je ne me flatte de guérir radicalement en un tour de main. Mon arrière grand-père, mon grand-pére et mon père étaient les plus fameux savants de l'Orient, et m'ont transmis, avec leur héritage, des recettes et des secrets admirables, que j'ai

encore perfectionnés par ma propre science, car tel que vous me voyez j'ai pris tous mes degrés dans les plus illustres facultés du monde connu, et si je cours, comme vous me le voyez faire, les villes et les campagnes, c'est que je veux mettre ma science à la portée de tout le monde et me dévouer au bonheur de l'humanité !

— Fort bien, fit Richard, qui, singulièrement préoccupé, n'avait guère écouté cette longue tirade, récitée du reste avec une volubilité vraiment prodigieuse.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit incontinent l'homme habillé de rouge. J'ai des remèdes pour tous les maux, petits et grands, connus et inconnus, et je voudrais vous voir atteint de deux ou

trois douzaines de maladies incurables, pour vous en débarrasser dans les vingt-quatre heures!

— Je vous remercie, fit Richard, qui ne put malgré lui s'empêcher de sourire.

— Ah! mon Dieu, il n'y a pas de quoi! avez-vous une jambe cassée, je vais vous la remettre, sans appareils et sans éclisses... il n'y paraîtra plus tout à l'heure, et vous vous en irez danser un menuet ou une sarabande, comme si de rien n'était...

— Pardon, mais...

Le charlatan était lancé, il poursuivit :

— Avez-vous une bosse entre les deux épaules? Un demi grain de mon opiat va

vous la fondre incontinent comme une huitre dans du lait...

— Mais...

— Avez-vous mal à une dent? qu'elle soit canine, molaire ou incisive je vais vous l'extirper sans douleur et vous mettre à la place une véritable perle d'Orient...

— Ce n'est pas...

— Je vois d'ici votre affaire mon gentilhomme... vous vous portez le mieux du monde, et n'avez nullement besoin de mes remèdes, que je vous engage cependant à prendre par précaution. Ce qu'il vous faut c'est un philtre pour vous faire aimer de toutes les femmes...

— Mais, Monsieur...

— Ou bien, serait-ce plutôt, qu'épuisé par des fatigues amoureuses, vous veuilliez quelque réconfortatif puissant qui vous permette des prouesses dans un premier rendez-vous avec une belle longtemps farouche... Je possède justement la recette du fameux breuvage que prit le divin Alcide, autrement dit le célèbre Hercule, avant d'accomplir le plus illustre de ses travaux. Je vais vous accommoder cela, et vous m'en direz des nouvelles ; ceci ne vous coûtera que six livres, quoique l'an passé je l'aie fait payer dix mille piastres, en Perse, à un Pacha à trois queues.

— Ah çà ! s'écria Richard, perdant enfin patience, ah çà ! m'écouterez-vous ?

— A vos ordres, mon gentilhomme; je croyais bien faire en vous mettant au fait des nombreuses ressources dont ma prodigieuse science me permet de disposer...

— Je n'ai besoin ni de remèdes, ni de phyltres, ni de breuvages...

— Je ne vois pas trop alors...

— Écoutez...

— Je suis tout oreilles.

Richard s'approcha du charlatan, et lui dit quelques mots à voix basse.

Tandis qu'il parlait l'expression du visage de l'homme à l'habit rouge changea complètement.

Un éclair illumina son regard et un sinistre sourire vint errer sur ses lèvres minces.

— Ah ! ah ! fit-il quand Richard eut fini.

— Eh bien ? demanda ce dernier.

— Je ne m'étonne plus, mon gentilhomme, si vous ne vouliez point de ce que je vous proposais d'abord...

— Eh bien ? répéta le fils de Geneviève.

— Le tout est de s'entendre. J'ai ce qu'il vous faut...

— Donnez !

— Seulement c'est beaucoup plus cher.

— Faites votre prix.

— Trois louis, et c'est pour rien.

— Voici les trois louis. J'attends.

— Je suis à vous dans l'instant.

Le charlatan s'éloigna, mais il revint au bout d'une demi-minute et remit à Richard un tout petit paquet qui pouvait contenir deux ou trois pincées d'une poudre blanche impalpable.

— Voici, dit-il.

— Vous me répondez de l'effet ?

— Il est infaillible, essayez plutôt ! ajouta l'homme rouge en ricanant.

— Et vous serez discret ?

— Comme la tombe, c'est une vertu de mon état.

— Oubliez que vous m'avez vu.

— C'est fait; d'ailleurs j'y trouve mon intérêt comme vous le vôtre.

— Comment?

— Vous achetez, c'est vrai, mais moi je vends, et monsieur le lieutenant de police ne nous saurait gré ni à l'un ni à l'autre de cette innocente transaction.

— C'est juste. Adieu.

— Bonne chance, mon gentilhomme.

Le charlatan retourna surveiller amoureusement son omelette et son plat de porc aux choux.

Richard regagna son auberge.

Le comte Roland de Villarcy n'était point encore rentré.

Il revint au bout d'une demi-heure, en fredonnant un refrain du temps.

Il s'informa du malaise prétendu de Richard, et, rassuré par la réponse qui lui fut faite, il donna ses ordres pour partir le lendemain de très bonne heure, monta se coucher et s'endormit.

Richard se coucha, lui aussi, après avoir serré soigneusement sous son oreiller le paquet de la précieuse poudre.

Mais il ne dormit point.

AVENTURES DE VOYAGE.

— SUITE. —

XXIII

AVENTURES DE VOYAGE. (*Suite*).

Trois ou quatre jours se passèrent.

Les étapes se suivaient et se ressemblaient. Aucun évènement, si minime soit-il, ne venait couper la monotonie des heures de route et des nuits à l'auberge.

Un repas un peu meilleur ou un peu

moins bon que la veille, une route plus montueuse ou plus plate, un lit plus ou moins dur, voilà les grands incidents de ces quelques journées.

Un soir, les deux voyageurs attablés depuis assez longtemps, achevaient de souper et dégustaient à petites gorgées, dans la plus belle chambre d'une hôtellerie de village, un vieux vin des côtes du Rhône, digne en tout point de figurer sur la table du roi.

Le valet de chambre du comte de Villarcy, Étienne, en les servant, regardait avec une évidente convoitise, qui n'échappait point à Richard, le précieux liquide étincelant au fond des verres qu'il colorait d'une riche nuance de topaze brûlée.

— Sortons-nous? demanda Roland en se levant de table.

— Je vous suis, répondit Richard.

Le jeune comte quitta la salle à manger.

Richard remplit son verre pour la dernière fois et le porta à ses lèvres, mais il ne but que quelques gouttes du contenu.

— Étienne, dit-il en se levant à son tour, allez je vous prie chercher mon chapeau qui est dans ma chambre.

Le domestique obéit immédiatement.

Sitôt qu'il se vit seul, Richard tira de sa poitrine le petit paquet que nous connaissons, et versa dans son verre encore à moitié plein une ou deux pincées de poudre blanche.

Étienne rentra en apportant le chapeau demandé.

Richard sortit, mais au lieu de s'éloigner il attendit quelques instants à la porte.

Trois bruits successifs et distincts frappèrent presqu'aussitôt son oreille.

Ce fut d'abord celui d'un objet de cristal qui tombait et qui se brisait en tombant.

Puis un cri, un seul, mais si rempli d'angoisse et d'épouvante qu'il exprimait une souffrance surhumaine.

Et enfin le bruit de la chute d'un corps lourd qui s'affaissait sur le plancher.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'avons mis à le raconter.

Richard rentra.

La première chose qui s'offrit à sa vue fut Étienne gisant sans connaissance à côté des débris du verre de vin du Rhône.

— Au secours ! cria-t-il, au secours !

On accourut, on chercha par tous les moyens possibles à rappeler à la vie le malheureux domestique.

Ce fut en vain.

Un médecin, aussitôt appelé, déclara qu'Étienne avait succombé à une attaque

d'apoplexie foudroyante, s'étonna de voir un pareil phénomène se manifester chez un homme aussi jeune, et se promit d'adresser un mémoire à l'Académie de Lyon, relativement à ce fait curieux.

Roland, qui aimait beaucoup son valet de chambre, fut désolé de cette mort imprévue et terrible, et voulut passer toute la journée du lendemain dans le village ou ils se trouvaient afin de surveiller lui-même les préparatifs de son enterrement.

Richard témoignait la plus sincère affliction.

Le voyage jusqu'à Lyon fut singulièrement triste. Le comte de Villarcy était assailli de nouveau par un cortége de som-

bres pressentiments, et cette fois il ne parvenait point à les éloigner, comme il avait su le faire en quittant ses domaines.

De son côté Richard était plongé dans une préoccupation profonde.

Les jeunes gens se reposèrent pendant quatre jours à Lyon, puis ils se remirent en marche.

La seconde nuit après leur départ de cette dernière ville, voici ce qui se passa :

Disons d'abord que chaque jour, en arrivant au lieu de la couchée, Roland prenait la valise qui contenait ses titres ses lettres de recommandation et son or, et la montait lui-même dans la chambre qu'il devait occuper, où il l'enfermait

dans le plus solide des meubles qui se trouvaient là.

Le vieux carrosse était remisé dans quelque grange, ou sous quelque hangard.

Or, le jour, ou plutôt la nuit dont il s'agit, Richard, vers les une heure du matin, quitta furtivement son lit, descendit, sans lumière et en étouffant le bruit de ses pas, l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée, ouvrit une fenêtre, sauta dans la cour et se dirigea au milieu des ténèbres vers le hangar à moitié rempli de fagots sous lequel se trouvait la voiture.

Que fit-il là? nous ne saurions le dire, mais au bout de peu de minutes il rentrait dans la maison et regagnait sa chambre sans avoir donné l'éveil à quelqu'un.

Une demi-heure après ce moment le ciel se colorait d'une nuance pourpre, et cette clameur sinistre : *au feu !* retentissait soudain au milieu du silence de la nuit, troublant dans leur sommeil les habitants épouvantés.

C'est qu'en effet un violent incendie dévorait les fagots amoncelés sous le hangar, et par la même occasion le vieux carrosse du comte Roland.

On parvint à maîtriser les flammes et à les empêcher de gagner le corps de logis, mais voilà tout; déjà la voiture n'était plus qu'un monceau de cendres fumantes et de ferrements rougis dans le brâsier.

Le comte Roland prit son parti le mieux

du monde de cette mésaventure, et décida que le voyage, commencé en carrosse, s'achèverait à cheval.

En conséquence il donna à son cocher la somme nécessaire pour regagner le château de Villarcy, ne jugeant point utile de s'embarrasser d'une troisième monture ; puis il se procura des selles et des brides d'occasion, car il ne fallait pas songer à trouver du neuf dans cet endroit peu voisin de toute grande ville, et le lendemain, la précieuse valise ayant été attachée sur celui des chevaux que montait Roland, les deux compagnons se remirent en marche de grand matin.

Être seul avec Roland, voilà précisément ce que voulait Richard.

A l'époque où se passe notre récit, la route qui conduit de Lyon à Châlons, cotoyait, comme aujourd'hui, la Saône, au milieu des plus riantes campagnes.

De tous côtés de vastes prairies d'un vert d'émeraude, et semées de maisons blanches.

Çà et là de gracieux côteaux, coupés de bouquets d'arbres, et surmontés par les tourelles aiguës d'un grand nombre de châteaux.

Il était impossible, on le voit, d'imaginer un paysage plus enchanteur, et cependant le comte Roland n'y prêtait qu'une attention infiniment médiocre.

Les chevaux, vigoureuses bêtes rem-

plies d'ardeur, mais lourds *carrossiers* normands, avaient de rudes allures qui secouaient fort durement leurs cavaliers, habitués à monter les fins trotteurs du limousin, race merveilleuse, moitié barbe moitié arabe, qui se perd de jour en jour davantage.

On était d'ailleurs au milieu du mois d'août. La chaleur était étouffante, et les voyageurs respiraient à pleins poumons la poussière de la route soulevée incessamment par de nombreux piétons.

— Vertudieu ! dit tout à coup Roland, dont la fatigue et la mauvaise humeur étaient arrivées à leur comble, vertudieu ! il est impossible de continuer plus longtemps ainsi !

— Pourquoi cela, mon frère ?

— Je suis brisé.

— Moi aussi, mais qu'y faire ?

— Prendre un parti.

— Lequel ?

— Acheter une autre voiture.

— Où la trouver ?

— Le sais-je...!

— Et d'ailleurs qui nous conduira, puisque vous avez renvoyé Gérôme ?

— Tu as raison, et cependant nous ne pouvons pas achever ainsi notre voyage ; la chaleur m'étouffe, la poussière m'étran-

gle, je suffoque, et j'offre de parier qu'il ne fait pas plus chaud en Afrique que sous les rayons de ce satané soleil.

— C'est vrai.

— Je ne me sens point capable d'arriver vivant jusqu'à Paris.

— Faut-il donc rester en route ?

— Dans quelque méchante auberge...! ce serait réjouissant.

— J'ai une idée.

— Ah ! ah ! voyons un peu.

— Les journées sont brûlantes...

— Autant que l'incendie de ce matin...

— Et les nuits sont fraîches.

— Sans doute, mais la nuit nous dormons.

— Voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

— Comment.

— Changeons nos heures de marche; reposons-nous pendant qu'il fait chaud et voyageons la nuit.

— Tu as là, ma foi, une merveilleuse inspiration! je t'en fais compliment, et nous la réaliserons dès demain.

— Quant à aujourd'hui, faisons de nécessité vertu, et poussons nos chevaux, pour arriver plus vite.

— Qu'il soit fait comme tu dis ! Allons un temps de galop ! Je déclare que nous nous arrêterons au premier village. Tant pis si nous faisons aujourd'hui moins de chemin que d'habitude. Nous regagnerons cela la nuit prochaine.

— Sans doute.

— Sais-tu que ce sera charmant de voyager le long de cette belle rivière, à la douce clarté des étoiles. Ce serait bien le cas de passer notre temps à rimer des sonnets, si nous étions poètes !!!

— La circonstance aidant, peut-être le deviendrons-nous !

Roland et Richard partirent au galop,

et moins d'une demi-heure après, ils atteignaient un petit village que les détours de la route et un bouquet de bois leur avaient caché jusque-là.

Par bonheur, ce petit village avait une auberge passable. Les deux jeunes gens mirent pied à terre, et bientôt le comte oublia ses passagères fatigues, devant un copieux repas, amplement arrosé de vieux vin de Volnay.

Malgré les instances de Roland, le fils de Geneviève refusa de manger. Il était souffrant, disait-il, et il se retira presqu'immédiatement dans la chambre qu'on avait préparée pour lui.

Là, au lieu de se jeter sur son lit pour

se reposer, il s'assit devant une petite table en sapin, faisant partie du rustique ameublement de cette pièce, cacha son visage entre ses deux mains, et s'abîma dans de sombres et profondes réflexions.

Quand il releva la tête, on aurait pu voir sur son front contracté l'empreinte terrible, le sceau fatal, que jadis, sans doute, imprima le Seigneur au front du premier assassin, de Caïn, le fratricide!

AVENTURES DE VOYAGE

— SUITE. —

XXIV

AVENTURES DE VOYAGE. (*Suite.*)

Il était onze heures du soir.

Le comte Roland avait donné l'ordre au garçon de l'auberge, de tenir les chevaux prêts, et de venir l'éveiller à cette heure.

On alla prévenir Richard.

Il était tout habillé et descendit aussitôt.

Sa pâleur était tellement livide, que Roland ne put s'empêcher de la remarquer et lui dit :

— Tu souffres donc toujours, mon frère ?

— Ce n'est rien, répondit Richard.

— Veux-tu que nous remettions notre départ à la nuit prochaine? du moins ainsi tu pourrais te reposer.

— Non, non! fit vivement le fils de Geneviève, au contraire, partons à l'instant, ce sera mon meilleur remède, le grand air me fera du bien.

— Puisque c'est ainsi, en route!

— En route! répéta Richard en montant à cheval.

§

Il est impossible à la plume de donner une idée du calme solennel et de la sérénité majestueuse de la nuit pendant laquelle se passèrent les évènements qu'on va lire.

Il n'y avait pas un nuage au ciel, éclairé à l'horizon par le croissant de la lune naissante, et qui de l'Orient à l'Occident s'illuminait de myriades d'étoiles, brillant semis de paillettes d'or, sur un manteau de couleur sombre.

La Saône, semblable à un ruban d'ar-

gent, roulait ses flots silencieux entre des rives de gazon.

La nature et les hommes, tout dormait.

Seulement, dans le lointain, on entendait par intervalles, faibles comme un soupir contenu, les notes d'un cor de chasse, qui murmurait une fanfare.

Depuis deux heures à peu près, le comte Roland et son compagnon, marchaient en silence et au pas, sans avoîr rencontré un seul être vivant.

Le fils de Geneviève se tenait un peu en arrière, à une demi-longueur de cheval.

Ils arrivèrent à un endroit où la route se bifurquait.

La voie principale tournait à droite pour traverser un petit bois.

A gauche, au contraire, un étroit sentier pratiqué dans la prairie, suivait la lisière de ce même bois, et rejoignait la grande route à peu près à une demi-lieue de là.

Roland s'engagea dans le sentier.

Ils firent environ deux cents pas.

L'endroit où ils étaient parvenus se trouvait resserré entre un mur bas et croulant, à moitié tombé dans le fossé qui bordait le bois, et la rive de la Saône, élevée de huit ou dix pieds.

Richard s'arrêta tout-à-coup.

— Mon frère, dit-il :

— Que veux-tu? demanda le comte en se retournant.

— Je crois que mon cheval est blessé, il boite.

— Ah! diable! fit Roland, ce serait fâcheux! mais peut-être est-ce peu de chose, un caillou dans le fer; il faut voir.

Et tout en parlant, il sauta à bas de sa monture.

Richard l'imita et attacha la bride de son cheval à une branche d'arbre qui faisait saillie au-dessus du sentier.

Roland, de son côté, en avait fait autant.

— De quel pied l'as-tu senti faiblir? demanda-t-il.

— Du pied de devant, hors montoir.

Le comte se pencha et souleva l'avant-bras du cheval, dont il examina le sabot en connaisseur.

— Je ne vois rien, dit-il, je ne sens même aucune chaleur dans le pied, c'est peut-être de l'épaule qu'il boite.

Tandis que Roland parlait ainsi, Richard s'était glissé derrière lui.

Il tira de sa poitrine et sortit de sa gaîne, un petit couteau de chasse, long de huit pouces à peine, à la lame épaisse, triangulaire et affilée.

Au moment où M. de Villarcy allait se relever, il lui enfonça cette lame tout entière entre les deux épaules.

— On m'assassine! au secours! à moi, Richard! cria le comte, qui tomba sur ses genoux, et s'affaissa sur le dos.

C'est alors qu'il vit au-dessus de sa tête la figure pâle du fils de Geneviève, le regardant d'un air égaré, et tenant encore le couteau qu'il avait arraché de la plaie.

— Toi! Richard!! murmura-t-il. Oh!

Et il fit un effort pour se soulever, mais le sang coulait comme un ruisseau de son affreuse blessure, il ne put faire un mouvement.

Il entr'ouvrit les lèvres et chercha à articuler quelques mots.

Un flot de sang jaillit de sa bouche, ses yeux tournèrent dans leur orbite, une convulsion faible fit tressaillir ses membres, et ce fut tout.

Il était mort.

Richard avait accompli la moitié de sa besogne, il se mit immédiatement à l'œuvre pour le reste.

D'abord, il lança au milieu de la rivière le couteau qui lui avait servi à consommer le meurtre.

Ensuite il visita soigneusement les poches de Roland, lui enleva ses bagues et

ses bijoux, et le dépouilla de ses vêtements, dont il fit un paquet.

Il dessella le cheval que montait le comte, prit une des sangles, et s'en servit pour attacher une lourde pierre au pied droit du cadavre.

Cela fait, il souleva dans ses bras le corps déjà raidi, et s'avançant jusqu'au haut de la berge, le laissa tomber dans la Saône, dont l'eau calme et profonde se referma sur lui.

Et les étoiles du ciel éclairaient cette scène de leur douce lueur, et les notes du cor de chasse, redisant sa fanfare, retentissaient toujours au loin comme le soupir d'une nuit d'amour.

Richard n'en avait pas encore fini.

Il prit par la bride le cheval de Richard, et le fit reculer jusqu'à la rive.

Là il lui donna avec le mors une violente secousse.

Les pieds de derrière du pauvre animal glissèrent sur le talus rapide. Vainement, dans un suprême effort, il essaya de se cramponner au sol, la terre friable s'éboulant sous chacun de ses sabots ferrés, il roula jusqu'à la rivière en poussant un hennissement de douleur et d'effroi, et après avoir battu l'eau pendant quelques instants il disparut à son tour dans les flots.

Richard mit dans les fontes de sa selle les

riches pistolets du comte, puis il amoncela quelques fragments de bois mort, y joignit les vêtements de sa victime et y mit le feu.

Il descendit ensuite au bord de l'eau avec des précautions infinies. Il lava ses mains ensanglantées et son visage trempé de sueur, puis toute trace du crime ayant ainsi disparu, hors la mare de sang qui baignait le sol, mais que sécheraient les rayons du soleil naissant, il monta à cheval et partit au grand galop en criant d'une voix étouffée, dans un élan de joie féroce :

— L'avenir est à moi ! — Roland de Villarcy est mort ! vive Roland de Villarcy !



Les dernières paroles de Richard né-

cessitent une explication, quoique, sans aucun doute, tous nos lecteurs en aient compris le sens et la portée.

En effet, modifier violemment ce que la destinée avait fait et mal fait, selon lui, se substituer au comte assassiné, devenir en un mot Roland de Villarcy, tel avait été le but de Richard.

Et, si invraisemblable que puisse paraître un semblable résultat, les plans infâmes du fils de Geneviève devaient se voir cependant couronnés par un succès complet.

Ce succès s'expliquera d'ailleurs d'une façon que nous croyons satisfaisante pour ceux de nos lecteurs qui voudront bien,

en parcourunt le chapitre suivant, se rendre compte des moyens d'action qui se trouvaient à la disposition de Richard, et dont il sut faire usage avec la plus infernale habileté.

RICHARD.

XXV

RICHARD.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se transporter avec nous à Paris, trois semaines environ après le moment où se passaient les faits que nous venons de raconter.

Nous y retrouverons Richard.

Il était possesseur de la précieuse valise

renfermant les titres de noblesse, les titres de propriété et les lettres de recommandation de Roland.

Personne, excepté ceux qui avaient connu le jeune comte, ne pouvait donc mettre en doute l'identité de Richard, et lui contester le nom qu'il avait pris.

Il fit un usage immédiat des lettres de recommandation, et fut accueilli partout comme devait l'être naturellement le représentant d'un beau nom et le possesseur d'une fortune magnifique.

Peu de jours après son arrivée, il écrivit au château de Villarcy qu'il venait d'avoir la douleur d'assister à l'agonie de Richard, *son frère d'affection,* mort la veille

au soir dans ses bras, après une courte et douloureuse maladie.

Il s'étudia dans cette lettre à reproduire d'une façon exacte l'écriture de Roland.

Cela lui fut d'autant plus facile que les deux jeunes gens ayant eu le même maître dans leur enfance, il y avait dans leurs écritures une frappante analogie.

Puis, enfin, l'intendant auquel la lettre s'adressait n'était point grand clerc, et il serait tombé dans un piège moins habilement tendu.

La nouvelle de la mort de Richard passa du reste sans produire aucune sensation dans le pays. Nous savons qu'il n'avait

pas de famille, et personne ne s'intéressait à lui.

Tout marchait au gré des désirs de Richard.

Il n'avait à craindre qu'un seul écueil, mais sur lequel pouvait venir sombrer la barque de sa fortune.

C'était de se trouver un beau jour face à face avec quelqu'un des gentilshommes voisins de campagne et compagnons de plaisir de Roland.

Mais dans ce temps un voyage à Paris n'était point, comme de nos jours, une chose toute simple, et il pouvait fort bien se faire que le péril que nous venons de signaler ne devînt jamais sérieux.

Cependant Richard prit ses précautions.

D'abord, et une fois qu'il eut été accueilli et reconnu par un certain nombre de grands seigneurs comme le véritable comte Roland de Villarcy, il n'eut plus que des rapports assez peu fréquents avec le monde dans lequel sa position sociale semblait le destiner à vivre.

Puis, comme il avait soif de plaisirs et de voluptés, il se lança à corps perdu dans cette bohême dorée de fils de famille en train de manger leur héritage en herbe, de chevaliers du Lansquenet, de la Bassette et du Pharaon, moitié filous et moitié dupes, de filles d'Opéra, de femmes galantes, etc., etc., etc.

Richard ne manquait ni d'esprit ni de bravoure, il avait de l'argent et n'hésitait point à le dépenser sans compter, il se fit donc une sorte de réputation pour ses bons mots, ses duels, ses prodigalités, mais ce renom de mauvais aloi ne dépassait guère le cercle de cette société équivoque dont il était un des héros.

Un jour il disparut, et pendant deux ans on n'entendit plus parler de lui.

Voici ce qui lui était arrivé :

Un certain soir, comme il était dans un brelan, en train de gagner quelques centaines de pistoles, il leva les yeux par hasard, et vit en face de lui, de l'autre côté de la table, quelqu'un qui le regardait fixe-

ment, et dont l'aspect le déconcerta à un tel point qu'il changea soudain de figure, et fut au moment de laisser tomber ses cartes.

Cependant il vint à bout de faire assez bonne contenance, et l'on comprendra que ce ne dut point être sans peine, quand on saura qu'il avait reconnu dans la personne qui l'examinait avec une si grande attention, le marquis de Boismorand, jeune gentilhomme du Dauphiné, un des amis les plus intimes de Roland de Villarcy.

Sitôt qu'il lui fut possible de quitter la partie sans affectation, il se leva, et, se faufilant au milieu des groupes, chercha à gagner une issue et à s'esquiver.

Mais au moment où il arrivait à la porte, il sentit une main se poser sur son épaule et une voix qu'il reconnut aussitôt lui dit avec un accent dauphinois incontestable :

— Eh ! non, mordioux ! je ne me trompe pas ! c'est ma foi bien vous, maître Richard !

— Monsieur le marquis, j'ai l'honneur de vous saluer, répondit le jeune homme qui venait de prendre un parti.

— Je suis en vérité bien aise de vous voir, mon garçon ! fit M. de Boismorand. Je crois me souvenir vaguement avoir entendu dire à l'intendant de Villarcy que vous étiez mort, et j'ai grand plaisir à m'assurer par mes propres yeux du contraire.

— Monsieur le marquis est bien bon, et je l'en remercie.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, d'autant que vous allez me rendre un service.

— Ce sera pour moi une précieuse faveur.

Tout en parlant, Richard avait amené son interlocuteur sur l'escalier, et le conduisait insensiblement jusqu'à la rue.

— De quel service voulez-vous parler, monsieur le marquis? reprit-il.

— Il s'agit de me dire à quelle heure il est possible de rencontrer chez lui votre maître?

— Mon maître! s'écria Richard dont

les joues s'enpourprèrent et dont le regard étincela de colère.

— Je parle du comte Roland, continua Boismorand sans remarquer l'émotion de Richard.

— Je n'ai pas de maître, monsieur le marquis, répondit ce dernier en s'efforçant de se contenir.

— Au fait, répliqua le provincial, j'aurais dû deviner que vous n'étiez plus au service du comte, en voyant votre costume de gentilhomme, et la façon toute galante dont vous semiez tout-à-l'heure l'or sur les tapis verts! Savez-vous bien que vous avez presque des allures de seigneur!

— Vous trouvez? monsieur le marquis.

— Ma foi oui! Peste! mon garçon, il paraît que nous avons fait fortune à Paris.

— Peut-être bien!

— Tant mieux; mais je vous dis là des balivernes, je ne sais pourquoi. Pouvez-vous répondre à ma question de tout-à-l'heure?

— J'ignore complètement que vous m'ayez fait une question.

— Je vous ai demandé à quelle heure je pourrais rencontrer le comte Roland. J'ai passé trois fois chez lui sans le trouver jamais.

— C'est là ce que vous voulez savoir?

— Oui.

— Eh bien ! envoyez un laquais s'en informer : je ne suis pas à vos ordres.

Richard et le marquis étaient alors à cent pas de la maison de jeu, en pleine rue et sous un réverbère.

— Savez-vous, maraud! s'écria M. de Boismorand, blessé du ton de Richard, savez-vous que vous me parlez avec une singulière impertinence !

— Ah ! vous avez remarqué cela ! répliqua le jeune homme en ricanant.

— Sans doute !

— Et n'auriez-vous point aussi remar-

qué, monsieur le marquis, que je porte une épée?

— Oui, mordioux! et je m'en étonne! Une épée! à vous! pourquoi faire?

— Pour corriger les insolents, monsieur le marquis!

— Vous dites?

Richard répéta sa phrase.

— Et quels sont-ils ces insolents? demanda Boismorand.

— Vous d'abord!

— Mon cher garçon, vous êtes très drôle, et je suis en vérité bien aise de ne pas avoir de canne sous la main, car je ne

pourrais résister au désir de vous la casser sur le dos.

— Et moi, monsieur le marquis, je désire si vivement vous enfoncer trois pouces de fer dans la poitrine, que je vais m'en passer la fantaisie.

Tout en parlant, Richard avait tiré son épée.

— Un duel! fit le gentilhomme en riant à gorge déployée. Allons donc! est-ce que nous nous battons avec des *espèces!!!*

Ces derniers mots n'étaient pas prononcés, que Richard avait fouetté du bout de sa lame le visage du marquis qui bondit de colère et se mit en garde, oubliant la qualité de l'homme qui venait de

l'insulter et ne voyant plus que l'outrage.

Richard recula jusque dans une petite ruelle déserte où il attira son adversaire.

Là, les deux épées se croisèrent.

Le résultat de ce combat est prévu.

Après une courte lutte, le marquis tomba frappé à mort, et Richard, pour être bien sûr d'en avoir à tout jamais fini avec cet homme qui pouvait le perdre, lui traversa deux fois la gorge de la pointe de son arme avant de se retirer.

Pourtant cette aventure l'effraya pour l'avenir.

Il ne savait point si le marquis était

venu seul à Paris, il tremblait de rencontrer sur sa route quelqu'autre gentilhomme dont il serait également connu, et comme il ne contestait point la valeur de cet axiôme bien connu :

« *Qui s'expose au danger y périra !* »

il résolut de se soustraire au péril par une prompte fuite.

En conséquence il emprunta une somme considérable sur les domaines de Villarcy, il acheta une berline, envoya quérir des chevaux de poste, et partit pour l'Italie.

Il n'entre point dans le plan de ce récit, de suivre Richard au milieu des mille

aventures de ses voyages, qui durèrent deux ans.

Ce temps passé, il jugea qu'il pouvait sans grand inconvénient revenir à Paris, et là, il se lança de plus belle dans la vie folle et dissipée dont il avait doublement besoin.

Et ce n'est point sans raison que nous nous servons ici de ce mot : *doublement.*

Il fallait à Richard le fracas tumultueux de l'orgie, le bruit des verres qui se choquent et qui se brisent, la mousse du champagne sur de blanches épaules, le cliquetis des dés qui tournent, le son provoquant de l'or qui roule, et la vue des cartes qui tombent, et les baisers des filles

d'amour, d'abord parce que tout cela était l'un des besoins principaux de sa nature ardente et sensuelle..... mais ensuite, et surtout, parce que tout cela l'étourdissait, l'aidait à oublier, et qu'il cherchait par tous les moyens, bien souvent sans y parvenir, à oublier et à s'étourdir.

A mener cette vie, Richard, ou plutôt Roland de Villarcy (car à l'avenir nous lui donnerons seulement ce nom, sous lequel il était connu), ébrécha rapidement sa fortune.

De folie en folie, d'emprunt en emprunt, il en arriva à avoir hypothéqué ses domaines pour une somme au moins égale à leur valeur, et il en fut réduit à vivre d'industrie.

Il s'en tira d'ailleurs à merveille. Personne ne soupçonna sa ruine. Le jeu, peut-être encore d'autres ressources clandestines et plus honteuses, lui permirent de ne rien retrancher à son faste et à sa dépense.

Il courut plus que jamais les ruelles et les tripots, et c'est dans l'un deux, comme nous l'avons dit déjà au commencement de ce livre, que le fils de Geneviève, devenu le comte Roland, avait fait la connaissance du marquis Hector de Cout-Kérieux, le héros de notre histoire.

LE NOEUD D'UNE INTRIGUE.

XXVI

LE NŒUD D'UNE INTRIGUE.

On se souvient, du moins nous aimons à l'espérer, que lorsque nous avons momentanément abandonné M. de Cout-Kérieux, c'est-à-dire, vers le milieu à peu près du deuxième volume de ce livre, Roland qui le quittait dans les couloirs de l'Opéra pour aller souper chez sa dan-

seuse, venait de lui promettre d'aller passer la soirée du samedi suivant chez la marquise Diane de Lormois, à laquelle Hector, bien malgré lui, venait de le présenter.

Roland avait pris en outre l'engagement d'honneur de ne jamais sortir avec Diane des limites de la plus simple galanterie, et d'éviter de nuire au succès des platoniques amours d'Hector, ou même d'exciter sa susceptible jalousie, en attirant sur lui-même les bienveillants regards de la jolie marquise.

Comme, dans le moment dont il est ici question, le comte de Villarcy était fort épris de Manuela l'Espagnole, qui avait succédé dans son cœur à Albertine l'autre fille d'Opéra pour laquelle il s'était battu,

peut-être était-il de bonne foi en faisant la seconde des deux promesses que nous venons de remettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cependant, nous ne prenons point sur nous de l'affirmer.

Le samedi soir arriva.

Roland, qui n'avait pour cette soirée, ni projet fait d'avance, ni partie convenue, qui précisément boudait Manuela, véhémentement soupçonnée par lui d'avoir fait des avances fort inconsidérées à un mousquetaire rouge, et de s'être compromise la veille, en dansant son pas, jusqu'à envoyer un baiser, du bout de ses jolis doigts roses, à un cent-suisse doué

de formes herculéennes, Roland, disons-nous, se souvint, entre deux bâillements, de l'invitation de Diane, et se dirigea vers l'hôtel Lormois, comptant s'ennuyer fort, car, vu sa grande habitude de la mauvaise compagnie, le monde aristocratique ne lui plaisait que très médiocrement.

A peine arrivé chez Diane, il se fit dans le cours de ses idées un revirement complet.

D'abord, la souveraine beauté de la jeune femme lui porta à la tête comme un vin capiteux, et, pour nous servir du style maniéré de l'époque, l'éblouit ainsi que l'eussent fait les rayons du soleil.

Puis ensuite, la splendeur des salons,

la merveilleuse élégance des ameublements, la richesse des livrées, enfin les mille détails de la fête, tout ce luxe, tout ce bon goût, simple en apparence, mais horriblement cher en réalité, témoignaient d'une fortune immense.

Une pensée nouvelle traversa l'esprit de Roland, et s'en empara bientôt entièrement.

Voici cette pensée dans sa nudité hideuse :

Se faire aimer de Diane, spéculer sur cet amour, et se faire payer chèrement sa discrétion, quand il y aurait entre eux un coupable secret.

§

Quelques courtes réflexions morales, nous semblent ici nécessaires.

N'ayez point peur, nous serons brefs.

Certes, nous n'avons pas la prétention de voir en beau notre siècle.

Certes nous ne disons point avec le docteur *Pangloss*, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Nous écrivons ces lignes en septembre de l'an de grâce dix-huit cent quarante-huit, et par les temps de Républiques qui courent, il nous semble bien, au contraire, que tout va pour le plus mal!

Nous croyons connaître notre époque aussi bien que qui que ce soit.

Nous avons, à plus d'une reprise, soulevé le manteau qui voile ses plaies et ses ulcères.

Nous avons exploré ses boues.

Nous avons fouillé dans les égoûts de ses vices.

Et pourtant, nous devons l'avouer, rien ne nous a paru plus rare que l'ignoble calcul de Roland de Villarcy, calcul qui pourrait se formuler ainsi : *l'exploitation de la femme par l'homme.*

Il faut presque, pour rencontrer de semblables faits, descendre jusqu'à ces

hommes qui, n'ayant pas de nom dans notre langue, ont été obligés d'en emprunter un au vocabulaire de la science ichtiologique.

C'est une anomalie, que de voir un homme appartenant au monde dans lequel nous vivons, faire d'un secret de cœur une spéculation honteuse, et battre monnaie avec l'amour, ou avec la crainte qu'il inspire.

Si quelque misérable ose encore l'essayer, et si le hasard vient à divulguer sa honte, il n'y a qu'une voix pour le flétrir, et les plus dissolus le renient et le repoussent.

Nous nous plaisons à le confesser, c'est un progrès, un progrès immense.

A l'époque que nous avons choisie pour servir de cadre aux évènements de notre récit, c'était chose commune, et parfaitement acceptée par une morale plus que facile, que de voir un gentilhomme, souvent possesseur d'un grand nom, mais ruiné jusqu'à la corde par les folies d'une jeunesse orageuse, vivre splendidement grâce à la bourse toujours ouverte de deux ou trois vieilles coquettes, riches et dupées.

L'une soldait les mémoires du sellier et du carrossier.

L'autre subvenait aux dépenses de la toilette, et comptait avec les bijoutiers, parfumeurs, coiffeurs, etc., etc.

La troisième enfin, remplissait d'or les

poches des habits fournis par ses grotesques rivales, payant ainsi sans le savoir quelqu'impure ou quelque grisette, avec laquelle le beau gentilhomme les trompait toutes les trois.

Et si ces mœurs exhorbitantes nous font taxer d'inexactitude ou d'exagération, nous sommes tout prêts à fournir les pièces à l'appui de ce que nous avançons.

Fouillez les mémoires, les épigrammes, les pamphlets du temps.

Parcourez les comédies de Régnard, celles mêmes que le Théâtre-Français à conservées au répertoire.

Lisez surtout les petites pièces de Dancourt : *le Chevalier à la mode*, *l'Été des Co-*

quettes, les Bourgeoises à la mode, etc., etc.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer.

Du reste, nous croyons avoir atteint le but que nous nous proposions, et qui n'était autre que de prouver à nos lecteurs que nous n'inventions rien en fait de corruption, et que bien loin de nous était la pensée de faire de l'immoralité à plaisir.

Le plan du comte Roland était simple.

Il ne s'agissait que de plaire à Diane, et dans l'esprit du roué habitué aux faciles succès en amour, la réussite ne se présentait point seulement comme probable, mais bien et tout d'abord comme certaine.

Il ne se faisait point faute d'ailleurs

d'interprèter favorablement le vif désir que Diane lui avait témoigné, peu de jours auparavant, de le recevoir chez elle.

De plus, il croyait lire un encouragement non équivoque dans l'expression des regards qui répondaient aux siens, quand ses yeux rencontraient les yeux de la marquise.

Avait-il tort? Avait-il raison ?

C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Quittons, s'il vous plaît, le comte de Villarcy pour un instant, et rejoignons le marquis de Cout-Kérieux.

§

Deux jours environ après la soirée du samedi, Hector se dirigea du côté de la rue des Tournelles.

Trois heures de l'après-midi sonnaient à l'horloge de l'église Saint-Paul, au moment où il arrivait à la porte de l'hôtel Lormois.

Un gros suisse poudré et galonné, ventru comme un personnage de Rabelais, rouge de trogne comme un buveur de Téniers, se pavanait devant la porte de sa loge.

Il salua très respectueusement Hector.

— Madame la marquise est-elle à l'hôtel? demanda ce dernier.

— Oui, Monsieur le marquis, répondit le suisse.

Hector monta le large escalier, tout embaumé des fleurs les plus rares, qui conduisait aux appartements de Diane.

Il arriva dans l'antichambre.

Trois valets de pied en grande livrée jouaient au biribi et se trichaient les uns les autres.

Ils se levèrent en toute hâte à l'aspect du jeune homme, et l'un d'eux s'approcha de lui avec une très humble révérence.

— Annoncez le marquis de Cout-Kérieux, dit Hector.

— Pardon, fit le valet, mais je ne puis annoncer monsieur le marquis, madame la marquise est sortie.

— Ah!... fit Hector, elle est sortie...!

— Oui, Monsieur.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr; madame la marquise a demandé son carrosse, il y a à peu près une demi-heure. Je ne comprends pas que le suisse ait donné à monsieur le marquis la peine de monter!

Devant une affirmation aussi positive, il n'y avait qu'à se retirer.

— C'est ce que fit le jeune homme, mais non sans chagrin, sans soupçons et sans inquiétudes.

Mille pensées confuses, mille chimères, comme les amoureux s'en forgent à tout bout de champ, traversèrent en un instant son esprit.

Si l'on avait pu mettre en ordre et pour ainsi dire *numéroter* ces pensées diverses, voici quel eût été à peu près le résultat obtenu :

Nous faisons juges de l'exactitude de ce résultat tous les jaloux qui, en arrivant chez leur maîtresse, dans des conditions semblables, ont trouvé porte close.

1° On vient de me dire deux choses, laquelle est la vraie?

2° Qui s'est trompé? Est-ce le portier? est-ce le valet?

3° Diane est-elle réellement absente?

4° Ou bien, a-t-elle donné l'ordre de ne point recevoir?

5° Cet ordre est-il général?

6° Ou n'aurait-elle pas plutôt procédé par exclusion, et donné cet ordre pour moi seul.

7° C'est cela, sans aucun doute! elle me ferme sa porte, pour me faire bien comprendre que mes visites lui déplaisent.

8° Mais alors, c'est qu'elle ne m'aime plus! qu'elle ne m'a même jamais aimé!

9° Si elle en aimait un autre!!!

10° Malédiction!!

11° Après tout, peut-être est-elle sortie.

12° Il est très probable qu'elle est sortie..

13° Cependant, le suisse m'a affirmé...

14° Oui, mais le suisse dormait dans sa loge quand elle a passé. Cet homme ressemble à un tonneau; par conséquent il doit être ivre à perpétuité, et ne jamais savoir ce qu'il dit.

15° Sans aucun doute, la marquise est

sortie! c'est positif! c'est évident!

16° Mais alors, il n'y a pas d'exclusion?

17° Mais alors, elle n'a jamais cessé de m'aimer!

18° Elle m'adore! elle m'adore plus que jamais!!

19° Je n'ai pas de rival!

20° Je suis le plus heureux des hommes!!

. . . .

. . . .

Etcætera, etcætera, etcætera...

Cette révolution d'idées et d'impressions multiformes, se fit dans l'esprit du jeune

homme en bien moins temps qu'il ne nous en a fallu pour la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Comme, d'ailleurs, il n'avait aucun moyen d'éclaircir ses doutes, si toutefois il lui en restait, il fit de nécessité vertu, et quittant l'antichambre, il reprit assez gaillardement le chemin du grand escalier.

LE NOEUD D'UNE INTRIGUE.

— SUITE. —

XXVII

LE NŒUD D'UNE INTRIGUE. (*Suite.*)

Il allait mettre le pied sur la première marche, quand, dans sa préoccupation, il heurta presque une jeune femme qui montait vivement.

Le premier mouvement d'Hector fut de se rejeter en arrière.

Le second fut de regarder l'inconnue.

Il tressaillit tout aussitôt, car il reconnut, à n'en pouvoir douter, les jolis traits de la jeune fille qu'il avait vue une fois déjà, dans le corridor qui menait au logis de maître Lepicard, et que, devant lui, l'ex-valet de chambre du duc de Richelieu avait nommée Mariette.

— Vous ici, Mademoiselle! dit-il avec un certain étonnement.

La jeune fille ainsi interpellée s'arrêta, se retourna à demi, car elle avait déjà dépassé le marquis, abaissa ses longues paupières sur ses beaux yeux, et laissant tomber sur Hector un regard demi-voilé, demi-moqueur, un regard de soubrette enfin, elle répondit d'une voix de fausset évidemment contrefaite :

— Est-ce que c'est à moi que vous parlez, Monsieur?

— Sans doute.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez?

— Vous ne me reconnaissez donc pas?

— Moi?

— Vous.

— Non, certainement, puisque je ne vous ai jamais vu!

— Mais vous vous trompez, Mademoiselle...

— Je ne crois pas, Monsieur.

— Il n'est pas possible que vous ayez oublié...

— Quoi donc?

— Que nous nous sommes rencontrés déjà.

— Je n'ai pas de mémoire!

— J'aiderai vos souvenirs.

— A quoi bon?

— J'y tiens. Souvenez-vous de la rue du Mail...

— Après?

— Du numéro 30, et de M. Guillaume Lepicard, de chez qui vous sortiez.

— Voilà tout...

— N'est-ce point assez?

— Non certes, et bien décidément, Monsieur, vous me prenez pour une autre.

Tout en parlant, la jeune fille fit un léger détour, et glissant à côté d'Hector, elle entra dans l'antichambre.

— Allons, pensa le marquis, cette fois encore je me suis trompé ! Mais il faut convenir que je suis poursuivi sans cesse par de bien étranges ressemblances !

Et il se mit à descendre l'escalier.

Son pied touchait à la dernière marche, quand le jeune homme entendit un pas

léger derrière lui, et quand une petite voix douce murmura au-dessus de sa tête :

— Psit ! psit ! Monsieur... attendez-moi donc !!

Il se retourna et vit, non sans surprise, qu'il était poursuivi par la gentille inconnue.

Alors eut lieu la contre-partie de la scène précédente.

— Est-ce à moi que vous en voulez, Mademoiselle ? demanda-t-il, prenant ainsi sa revanche de la réponse qui lui avait été faite par la jeune fille, peu d'instants auparavant.

— Monsieur, lui dit-elle tout bas et

d'une voix rendue haletante soit par l'émotion, soit par la vitesse de sa course, Monsieur, je suis la femme de chambre de madame.

— Quelle *madame?* demanda Hector.

— La marquise Diane de Lormois.

— Ah! fit le jeune homme.

— Et je vous avais bien reconnu tout à l'heure...

— Vous...?

— Sans doute.

— Vous oubliez donc, dit Hector en souriant, vous oubliez donc que vous ne m'avez jamais vu!

La soubrette, au lieu de répondre, baissa les yeux en rougissant avec une petite moue très gentille.

— Vous vous êtes trompée *tout à l'heure* ou vous vous trompez *à présent*, continua le marquis, entre ces deux erreurs, choisissez.

— Dame! c'est difficile de choisir... ça sera celle que vous voudrez...

— J'aime mieux que ce soit celle de *tout à l'heure*.

— Moi aussi.

— Pourquoi?

— Parce que ça se rapproche plus de la vérité... du moins je le crois.

— Et moi j'en suis sûr! mais dites-moi,

je vous prie, quelle est la raison, bonne ou mauvaise, qui vous empêchait de convenir que c'était bien vous que j'avais rencontrée il y a quelque temps?

— Dame! j'espérais...

— Quoi donc?

— Qu'en m'entendant nier le fait vous vous figureriez vous-être trompé...

— Très bien, et je dois avouer que vous avez failli réussir. Mais, vous aviez sans doute un but en espérant cela...?

— Certainement!

— Lequel?

Mariette baissa de nouveau les yeux et ne répondit pas.

— Je devine! reprit Hector en riant.

— Quoi donc? fit vivement la soubrette en attachant sur le marquis un regard curieux et inquiet.

— Ç'avait été du reste ma première idée, le jour où je vous vis là-bas..... et M. Guillaume Lepicard...

— Vous dites..? demanda Mariette, voyant qu'Hector s'interrompait.

— Peste! continua le jeune homme, c'est un heureux coquin!

— Je ne comprends pas, Monsieur!!

— Cela me paraît cependant assez clair!

— Expliquez-vous mieux, je vous en prie.

— Vous voulez que je mette les points sur les i..?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! puisque vous m'y forcez, je veux dire que plus d'un jeune seigneur s'estimerait heureux d'obtenir de vous les mystérieuses faveurs que vous réservez sans doute à maître Lepicard...

— Oh! Monsieur! répliqua vivement Mariette, dont les joues et le front devinrent pourpres, oh! Monsieur, pouvez-vous croire!!!

— Est-ce que cela n'est pas?

— Monsieur Lepicard! lui! par exemple!!

— Cependant...

— Vieux comme il l'est, et pas beau du tout, ni grand seigneur! ah! fi donc!

Une marquise n'aurait point prononcé ce : *fi donc!* avec un plus grand air.

Hector, un peu ébranlé dans sa croyance, mais non encore convaincu, reprit :

— Il est vieux et laid, c'est vrai! vous êtes jeune et jolie, c'est encore plus vrai, mais ce n'est pas une raison concluante pour...

— Si, Monsieur! interrompit Mariette.

— Enfin, expliquez-moi.

— Rien ! Je ne puis ni ne veux rien vous expliquer ; mais je puis et je veux vous demander quelque chose...

— A moi ?

— A vous.

— Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir ! De quoi s'agit-il ?

— Mais ne me refuserez-vous point ?

— Non, sans doute !

— Promettez-le-moi.

— Le puis-je sans savoir de quoi il est question ?

– Vous le pouvez.

— Mais si ce que vous me demandez est impossible ?

— C'est au contraire très possible, et je dirai plus, très facile.

— Allons, soit, j'agis en aveugle...

— Vous promettez..?

— Je promets.

— Vous jurez ?

— Je jure ! mais au nom du ciel, parlez, quel est donc ce mystère ?

— Il s'agit tout simplement de me garder le secret...

— Le secret! je n'en sais pas qui vous concerne.

— Pardon.

— Lequel donc?

— Celui de notre rencontre.

— Ah! il ne faut pas dire...?

— Que vous m'avez vue rue du Mail? non Monsieur, à personne au monde, et surtout à madame la marquise.

— Fort bien; mais puisque M. Lepicard n'est pas votre amant, pourquoi, diable, avez-vous si peur..?

— Ceci me regarde. J'ai votre parole et je compte que vous n'y manquerez pas.

— Non, sans doute, mais à une condition.

— Une condition, soit! Laquelle?

— Je vais vous le dire, mais d'abord promettez de l'accepter.

— Le puis-je sans savoir?...

— Très bien.

— Cependant...

— Oubliez-vous que je n'en savais pas plus que vous tout à l'heure et que j'ai consenti.

— Allons! je ferai comme vous.

— Vous promettez?

— Oui.

— Vous jurez?

— Je jure! et maintenant de quoi s'agit-il?

— De parler de moi à votre maîtresse.

— Oh! Monsieur!... et que voulez-vous que je lui en dise?...

— Mais, tout ce qui vous passera par la tête, que je la trouve la plus belle et la plus charmante de toutes les femmes, que j'en suis très passionnément épris, que ses rigueurs me rendront fou, et que dans un moment de folie quelqu'acte de désespoir peut me pousser à mettre fin à mes jours...

— Quelle horreur! j'espère bien que tout cela n'est pas vrai.

— Tout cela est au contraire de la plus affligeante exactitude !

— Et vous avez la prétention que j'aille répéter...

— Sans doute... de temps en temps... le soir et le matin, par exemple, en habillant et en déshabillant madame la marquise.

— Si peu que cela ! !

— Mon Dieu, oui.

— Je suis fâché de vous le dire, mais vous comptez sans votre hôte, je n'en ferai rien !

— Pourquoi donc?

— Pour une foule de raisons, toutes meilleures les unes que les autres.

— Voyons un peu...

— Je n'ai pas le temps...

— Une minute, je vous en prie ! j'espère au moins, Mademoiselle, que vous ne refuserez pas de faire mon éloge devant votre maîtresse, et de lui rappeler mon nom....

— Ceci est différent.

— Ainsi vous consentez??

— Oui. Mais je pense à une chose.

— Laquelle?

— Je ne le sais pas, votre nom, Monsieur.

— C'est juste. Je m'appelle Hector, marquis de Cout-Kérieux.

— Je m'en souviendrai... je tâcherai du moins, car il n'est pas des plus faciles à retenir, ce nom là.

— Tenez, mon enfant, prenez ceci, et gardez-le, comme souvenir, et pour l'amour de moi.

Et tout en parlant, Hector mit dans la main de Mariette une petite bourse brodée, qui contenait environ une douzaine de pièces d'or.

La soubrette fit quelques façons pour accepter la bourse, qu'elle prit néanmoins, et elle répondit, tout en faisant une grande révérence :

— Mais en vérité, Monsieur le marquis... je ne sais... si je dois...

— Vous devez, n'en doutez point, d'ailleurs c'est moins que rien !

— Cependant.

— Pas un mot de plus, ou bien je croirais que vous avez l'intention de me blesser par un refus.

— Alors je me tais.

Et Mariette fit couler lestement la bourse dans la poche de son tablier.

— A bientôt ma petite.

— Au revoir, Monsieur le marquis.

— N'oubliez pas votre promesse.

— Et vous, souvenez-vous de la vôtre.

— Vous avez ma parole de gentihomme. Je serai muet comme la tombe.

Et tandis qu'il disait ces mots, Hector descendit les dernières marches de l'escalier.

Mariette se pencha sur la rampe pour le voir s'éloigner.

Il disparut bientôt sous la voûte qui menait à la porte cochère.

— Pauvre garçon! dit alors la soubrette en secouant la tête d'un air triste ; pauvre garçon! c'est dommage! mais qu'y faire?

Et elle regagna l'antichambre.

LE NŒUD D'UNE INTRIGUE.

— SUITE. —

XXVIII

LE NŒUD D'UNE INTRIGUE. (*Suite.*)

Hector avait fait vingt pas à peine dans la rue des Tournelles, quand un carrosse passa à côté de lui, au grand trot de deux chevaux gris pommelés et s'arrêta devant la porte de l'hôtel Lormois.

— Serait-ce Diane ? se demanda le jeune homme.

Et pour avoir une réponse à cette question, il s'arrêta et se retourna.

Ce ne fut point la marquise, mais bien le comte Roland de Villarcy, qui descendit du carrosse.

— Voilà qui est étonnant ! se dit Hector, j'ai vu le comte Roland hier au soir, et il ne m'a point parlé de ce projet de visite.

Et tout en réfléchissant à cette apparence de mystère, Hector se rapprocha quelque peu de l'hôtel.

— Au reste, ajouta-t-il presqu'à haute voix, puisque madame de Lormois n'est point chez elle, Roland va ressortir, et je lui parlerai.

Hector regarda sa montre.

Elle marquait trois heures et demie.

— Je donne quatre minutes à Roland, se dit le marquis, le temps de monter, de parler à un valet de pied et de redescendre.

Et il se mit à se promener de long en large, nous ne dirons pas : *sur le trottoir*, il n'y en avait pas à cette époque, mais au bord de la rue, dans un endroit ou le pavé était sec.

Quand il regarda de nouveau sa montre, elle marquait trois heures trente cinq.

— Diable! pensa Hector, ceci est bizarre! Le comte Roland aurait-il, comme moi, rencontré la caméristе de Diane!

Cinq minutes se passèrent encore...

Puis cinq autres...

Et Roland ne ressortait pas.

La patience d'Hector était à bout. Il avait achevé la revue de tous les motifs plus ou moins probables qui pouvaient, selon lui, motiver le retard du comte de Villarcy. La colère et la jalousie, ces deux terribles sœurs, s'éveillèrent à la fois dans son âme, y secouant tous leurs serpents, y distillant tous leurs venins.

Le marquis se cramponna de nouveau à la logique des raisonnements jaloux que nous avons *numéroté* pour nos lecteurs dans l'un des précédents chapitres, et il arriva à cette conclusion, que, puisque la marquise fermait pour lui la

porte qu'elle ouvrait à Roland, c'est que Roland et elle étaient d'intelligence, et qu'il était par conséquent trompé tout à la fois, dans son amour et dans son amitié.

— Mais, ajouta-t-il intérieurement, cela ne se passera point ainsi ! je me vengerai, je le jure ! Je me vengerai de tous les deux, ou j'y perdrai mon nom !

Et il reprit avec une fureur croissante et convulsive, sa promenade devant l'hôtel.

La station fut longue.

Cinq heures sonnaient au moment où le comte Roland reparut.

Que l'on calcule, si l'on se sent capable de le faire, l'intensité que doit avoir atteint

un paroxisme de colère jalouse, après une heure et demie d'attente.

Quant à nous, nous estimons qu'une machine à vapeur de la force de vingt-cinq chevaux doit rester de beaucoup en arrière, pour les résultats possibles.

Hector vint à bout cependant de commander à sa figure et à sa démarche une apparence de calme.

Roland s'apprêtait à remonter en voiture.

Hector s'approcha de lui.

— Monsieur le comte..., dit-il, d'une voix un peu tremblante, en lui touchant l'épaule.

Roland se retourna vivement.

Son visage prit une expression joyeuse, au moment où son regard rencontra celui du marquis de Cout-Kérieux.

— Ah bah! mon très cher, s'écria-t-il, te voilà!!

— Deux mots, je vous prie, dit Hector.

— Vingt si tu veux, répondit le comte, feignant de ne point remarquer le ton inaccoutumé du marquis; mais d'abord, donne-moi de tes nouvelles... comment vas-tu?

— Monsieur... commença Hector.

— Serais-tu souffrant, par hasard, et veux-tu monter dans mon carrosse?... Je te trouve, en te bien examinant, une figure

de l'autre monde! ne te serait-il point arrivé, par hasard, quelque chose de fâcheux!!

— Il ne s'agit pas de moi.....

— Ah! ah! et de qui donc?

— De vous, Monsieur!

— De moi! fit Roland avec un étonnement fort bien joué.

— Oui, Monsieur, de vous! il s'agit de me rendre des comptes! de m'expliquer votre façon d'agir!!

— Ma façon d'agir! deviens-tu fou, mon cher, ou prends-tu l'habitude, comme le *Mercure galant*, de parler en énigmes?

— Vous me comprenez à merveille......

— Point, je t'assure...

— Et je trouve étrange que vous feigniez de ne me pas entendre, quand je viens vous demander compte d'une trahison indigne!

— Plaisantez-vous? demanda M. de Villarcy, dont le ton changea tout-à-coup.

— En ai-je donc l'air? répondit Hector.

— C'est que voyez-vous, si c'était une plaisanterie, je dois vous déclarer que je la trouverais d'infiniment mauvais goût! Cependant, je serai bon prince. Veuillez donc m'expliquer ce que vous avez, ou plutôt, ce que vous croyez avoir à me reprocher, et ensuite, si cela vous convient,

nous irons faire un tour et échanger un coup d'épée, au cloître Saint-Benoit. J'attends!

L'embarras d'Hector fut grand, nous devons le dire, en se voyant ainsi mis au pied du mur, et forcé d'articuler nettement un grief positif; car enfin il n'avait guère, jusqu'alors, que la certitude morale et sans preuves irrécusables de la trahison du comte Roland.

Cependant, après un instant d'hésitation, il répondit :

— Ne savez-vous point, monsieur le comte, que j'aime la marquise, Diane de Lormois?

— Si, pardieu!

— Ne vous êtes-vous point engagé sous serment, et avec toute l'apparente loyauté qui convient entre gentilshommes, je dirai plus, entre amis, car nous l'étions, ne vous êtes-vous point engagé, disais-je, à vous abstenir de toutes tentatives, ayant pour but de me supplanter dans le cœur de madame Diane??

— Oui, certes! Mais je ne vois pas encore très bien, je l'avoue, où vous voulez en venir.

—A ceci, qu'il y a près de deux heures, m'étant présenté chez madame de Lormois, j'ai trouvé sa porte fermée. Vous êtes arrivé dix minutes après moi, et vous avez été reçu. Que conclure de tout cela, je vous prie?

Roland, en entendant ces paroles, partit d'un éclat de rire, si joyeux et si franc, que les convictions d'Hector en furent aussitôt ébranlées.

— Ah! ah! ah! s'écria le comte dès que son accès d'hilarité se fut un peu calmé; ainsi, mon pauvre garçon, voilà l'unique cause de la scène ridicule que tu es venu me faire tout-à-l'heure!!

— N'est-ce donc point assez?

— En vérité, mon très cher, je devrais pour t'apprendre à douter ainsi d'un ami, je devrais te laisser quelque temps dans l'inquiétude où je te vois; mais j'ai pitié de ta jalousie, et je vais parler...

— A la bonne heure!

— Mais comme voici déjà longtemps que nous faisons de grands gestes au beau milieu de la rue, et que je trouve fort ridicule d'initier les badauds, à ce que nous pouvons avoir à nous dire, tu vas me faire le plaisir de monter dans ma voiture ; je te conduirai ou chez toi, ou chez moi, ou partout ailleurs, à ton choix, et chemin faisant nous nous expliquerons.

— Mais... fit Hector.

— Il n'y a pas de *mais !* en voiture, ou je me tais.

— Eh bien ! soit ! répondit le marquis, en montant dans le carrosse de Roland.

— Je n'abuserai point de ta patience, dit ce dernier aussitôt qu'il eut pris place

à côté de M. de Cout-Kérieux, je commence :

« Prête-moi donc, mon cher, une oreille attentive,
« Et chasse de ton front cette ombre..... intempestive ! ! »

« Or, figures-toi, qu'il y a environ deux heures, mais tu sais cela aussi bien que moi, j'arrive chez madame la marquise de Lormois, à qui je devais une visite, puisque j'avais été invité à sa dernière soirée. Je suis introduit, et tout en saluant la maîtresse de la maison, je ne puis m'empêcher de lui trouver un air infiniment soucieux. J'ose lui demander quelle est la cause des nuages qui obscurcissent ses jolis traits, et elle me répond, tout en minaudant :

« — En vérité, monsieur le comte, je

dois être maussade à faire peur, car je suis horriblement contrariée !

« — De quoi donc, madame la marquise ?

« — Des sottises de mes gens.

« — Qu'ont-ils donc fait qui mérite votre courroux ?

« — Mille gaucheries, plus impardonnables les unes que les autres.

« — Mais encore... ?

« La marquise fit une petite moue et ne répondit point.

« Comme bien tu penses, mon ami, je n'insistai pas, de peur de sembler indis-

cret. La conversation languit pendant un instant, mais bientôt la marquise reprit :

« — Croiriez-vous, Monsieur le comte, à ce qui vient d'arriver chez moi par la sottise étrange de valets maladroits! Tout à l'heure, il y a de cela dix minutes à peine, j'entends parler dans mon antichambre, je sonne et l'un de mes laquais m'apprend que la personne que je tenais le plus à recevoir, M. le marquis Hector de Cout-Kérieux, votre ami, vient de se présenter, et qu'on l'a renvoyé en lui disant que je venais de sortir. Quelle interprétation stupide de la consigne donnée à mes gens de ne laisser passer, ni les importuns, ni les fâcheux!

« — En effet, Madame la marquise, ceci

est fort contrariant, mais, cependant, moins grave que je ne l'aurais craint.

« — Y songez-vous, Monsieur? Et si le hasard veut que M. de Cout-Kérieux apprenne que j'étais chez moi, et que je recevais, au moment où il trouvait ma porte fermée, ne me saura-t-il pas un mauvais gré infini de ce tort involontaire, et ne rejetera-t-il pas sur moi, avec quelqu'apparence de raison, la maladresse de mes gens...?

« J'ai de mon mieux rassuré la marquise, en lui parlant, comme je le devais, de ton tact exquis et de ton parfait savoir-vivre, et voilà, mon très cher, le récit véridique et détaillé du commencement de notre entrevue.

« Je crois que jusqu'ici tu n'as point à te plaindre.

« Quant au reste, tu as été encore plus favorisé, car la conversation n'a roulé que sur toi, tes qualités et tes perfections, et si elle s'est prolongée longtemps, c'est que tu avais en moi un intarissable prôneur, et en la marquise un auditeur avide et point désintéressé. »

— Et tout ceci est exact? demanda Hector qui ne demandait pas mieux que de se trouver convaincu..

— Je t'en donne ma parole d'honneur.

— Alors, voici ma main.

— Tu ne m'en veux donc plus?

— Non-seulement je ne t'en veux plus, mais je te fais de très sincères excuses de la vivacité plus qu'inconvenante avec laquelle je t'ai parlé tout-à-l'heure. Il reste d'ailleurs parfaitement convenu que si tu exiges une réparation d'un autre genre, je me mets à ton entière disposition.

— Allons donc, mon cher! Nous battre, parce que tu as cédé à un mouvement d'impatience nerveuse!! Je sais vivre, tu es jaloux, c'est un tort; mais la jalousie, à mes yeux du moins, fait tout excuser, qu'il ne soit donc plus question de rien, et dînons ensemble, si tu n'as pas d'autres projets pour ce soir.

Hector accepta, et les deux rivaux se

trouvèrent, comme avant cette explication, les meilleurs amis du monde.

UNE MORT ET UN MYSTERE.

XXIX

UNE MORT ET UN MYSTÈRE.

Qu'elles fussent menteuses ou sincères, les affirmations du comte Roland avaient dissipé, nous le répétons, tous les soupçons de monsieur de Cout-Kérieux, et quelques circonstances qui se succédèrent à de courts intervalles, vinrent le raffermir de plus en plus dans ses confiantes dispositions.

Ainsi, dès le lendemain, il ne manqua point de se présenter chez la marquise de Lormois, et cette dernière lui répéta d'une façon presque littérale, avec accompagnement des plus aimables réticences, les paroles flatteuses qu'il avait entendues la veille, de la bouche du comte Roland.

Ainsi encore, à partir de ce jour, la conduite de Diane avec lui, fut soumise à des modifications très sensibles et fort avantageuses.

Autant, jusqu'alors, elle avait semblé peu désireuse de laisser Hector lui parler librement de sa tendresse, autant au contraire elle multiplia les occasions de tendres tête-à-tête, et parut indulgente en

écoutant le chapelet des paroles d'amour que le jeune homme égrénait à ses pieds.

D'un autre côté, les visites du comte Roland devinrent infiniment rares, et parurent même cesser tout à fait.

Bref, quoiqu'il n'eut encore rien obtenu de décisif que quelques demi-aveux, fort voilés, le marquis de Cout-Kérieux n'en était pas moins au comble du bonheur.

Or, nos lecteurs l'ont deviné sans doute, tout ce délicieux mirage d'amour charmant et d'avenir enchanteur, n'était que le résultat de l'une des combinaisons du comte Roland, qui voyant Hector sur la piste de son intrigue avec Diane, avait, et non sans raison, supposé que le meilleur

moyen de le dérouter complètement, était de lui donner le change en lui persuadant à lui-même que la marquise commençait à l'aimer.

Cependant, M. de Villarcy, devenu avec une facilité qui le surprit lui-même, l'amant *complètement* heureux de madame de Lormois, n'eut pas plutôt atteint le but qu'il s'était proposé, qu'il vit tout-à-coup l'horizon s'élargir devant lui, et que dans les lumineuses ténèbres de son esprit surgit un nouveau plan, d'une profondeur et d'une portée véritablement diaboliques.

Nous assisterons bientôt à la première mise en œuvre de ce plan, dont il n'est

point encore temps de faire connaître les bases et la trame.

Quant à M. de Lormois, insignifiant personnage, autour duquel se croisait l'inextricable réseau d'intrigues si diverses, il paraissait tout ignorer.

Ne voyait-il rien en effet, possédant ainsi une très large part de cette bienheureuse myopie, don que le ciel dans sa clémence fait à de si nombreux maris ?

Ou bien, par insouciance et par philosophie, laissait-il volontairement à Diane une complète liberté d'action ?

Voilà ce que nous ne pourrions et ne voudrions point décider.

§

Afin d'éviter de nouveaux hors-d'œuvre, qui viendraient fort mal à propos entraver la marche de notre récit, désormais rapide, c'est ici le lieu, ce nous semble, de noter en quelques lignes un fait d'une certaine importance.

Le comte Roland possédait un valet de chambre, son âme damnée, son second lui-même.

Ce valet s'appelait *Champagne*, du nom de la province où il était né ; mais il faisait mentir énergiquement le dicton railleur qui n'accorde aux Champenois qu'une

dose infiniment restreinte d'esprit, d'astuce et de finesse.

Champagne, à bon droit célèbre parmi tous les valets de sac et de corde de la jeunesse rouée et blasée de cette époque, était l'une des contre-épreuves les plus parfaites du type illustre des Mascarilles et des Crispins.

A lui seul il réunissait superlativement les vices de toutes sortes, dont ses confrères jouissaient isolément.

Il était joueur, à perdre ses chausses et son pourpoint, ou à gagner avec des dés pipés, l'âme de son prochain.

Menteur, à nièr l'évidence, et à soutenir à grand renfort de serments, devant les

rayons du soleil, qu'il faisait noire nuit.

Ivrogne à vider un tonneau, mais supportant si bien *le doux jus de la treille*, par excès d'habitude, qu'il ne tombait guère sous la table qu'à la vingt-sixième bouteille.

Libertin. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . . le reste se devine.

Voleur, à se voler lui-même, s'il ne trouvait nulle part quelque bourse égarée.

« Au demeurant, le meilleur fils du monde. »

Comme l'avait dit Scarron d'un de ses acolytes.

Champagne, avec tous ces défauts, ou si l'on veut, toutes ces perfections (cela dépend de la manière d'envisager la chose), était fait pour le comte Roland, comme le comte Roland était fait pour lui.

Ce n'était pas là une alliance imparfaite comme celle de *Sganarelle* et de *don Juan*. C'était un tout homogène et indissoluble, c'était mieux sans contredit que *Mephistophélès* et *Faust*.

Donc, Champagne, autant pour obéir à son maître que pour suivre ses propres instincts, fit à Mariette, la jolie camériste de la marquise Diane, une cour clandestine, mais entreprenante.

Nous ne savons d'ailleurs s'il fut favo-

risé aussi vite et aussi complètement que le comte, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que la gentille soubrette prit sur le valet fripon une influence plus grande qu'il n'eût voulu l'avouer.

Cette influence devait avoir dans l'avenir d'importantes conséquences.

Et certes, après le beau trait que nous venons de *commettre,* nous espèrons que nul de nos lecteurs (si tant est que ce pluriel ne soit point une fallacieuse hyperbole), nous espérons que nul de nos lecteurs, ne nous accusera de délayer notre prose et de *tirer à la page,* (style d'éditeurs et d'hommes de lettres), car enfin, n'avions-nous pas une charmante occasion d'écrire ici tout un chapitre, façon Mari-

vaux, ou façon Beaumarchais, à propos des amours peu candides d'un Mascarille et d'une Lisette?

Nous préférons nous abstenir.

C'est cinq ou six louis que nous perdons !

Nous ne les regretterons point, ô lecteurs, si vous savez apprécier, comme il convient, ce sacrifice !!

§

Peu de jours après son explication *si satisfaisante* avec le comte Roland, Hector, au moment où il se disposait à sortir pour aller faire à madame de Lormois sa visite

accoutumée, vit entrer chez lui un grand laquais tout effaré.

Ce laquais était des gens de M. de Cardillac.

Hector, depuis qu'il s'était épris pour la marquise Diane d'une passion violente, avait singulièrement négligé son oncle le commandeur, il se hâta donc de demander au valet qu'il reconnut aussitôt :

— Qu'y a-t-il, Comtois, et pourquoi cette figure bouleversée? serait-il arrivé quelque chose à mon oncle?

— Ah! Monsieur le marquis! Monsieur le Marquis...

Et le valet ne put continuer.

— Mais parlez donc, Comtois! au nom du ciel, parlez donc!

— C'est que voyez-vous, Monsieur le marquis, c'est si terrible, si inattendu... votre excellent oncle, mon bon maître.....

— Vous me faites mourir! Est-il blessé? malade?

— Il est à l'agonie!!

— A l'agonie!!!

— Hélas! oui, Monsieur le marquis! et le médecin en désespère!

— Mais, c'est impossible, Comtois! vous exagérez le mal..

— Plût au ciel!

— Mon oncle, malgré son âge, jouissait, jusqu'à ce jour, d'une santé florissante.

— Vous avez bien raison, Monsieur le marquis, il y a quelques heures encore, votre excellent oncle se portait comme vous et moi...

— Eh bien?

— Eh bien! il a passé sa soirée d'hier à jouer au reversi avec M. le vicomte de Conflans, et M. le chevalier d'Essonne, et M. le baron de Quingey, il était même de très joyeuse humeur. — Sur les onze heures il a soupé de fort bon appétit, d'un consommé et d'une aile de perdrix à la gelée, et s'est mis au lit frais et dispos...

— De grâce, Comtois, abrégez ces dé-

tails et arrivez au fait! Vous voyez bien que je suis sur des charbons ardents.

— J'abrège, Monsieur le marquis, j'abrège... Le fait est que vers les trois heures du matin, je fus réveillé par le bruit de la sonnette de M. le commandeur, je courus à sa chambre, sans prendre, pour ainsi parler, le temps de me vêtir, et je le vis à la lueur de sa lampe de nuit, pâle comme un mort avec quelque chose de renversé dans les traits et un regard qui me fit peur.

« — Monsieur a besoin de moi? demandai-je.

« — Comtois, je me sens bien mal, me répondit votre oncle.

« Je l'interrogeai sur sa maladie, et il

me dit qu'il ressentait dans les jambes un froid glacial, une sorte d'engourdissement qui montait, montait sans cesse, mais lentement et qui menaçait d'envahir bientôt la poitrine et le cœur.

« Je lui tâtai les pieds, on aurait dit un morceau de glace. J'essayai de les réchauffer ; rien n'y faisait. Alors, je m'épouvantai, j'éveillai toute la maison, et j'envoyai quérir les médecins qui déclarèrent que c'était une paralysie complète, et que si l'on ne parvenait pas à l'arrêter, votre excellent oncle n'avait plus que quelques heures à vivre... »

— Et qu'a-t-on fait, Comtois? qu'a-t-on essayé? s'écria M. de Cout-Kérieux, sin-

cèrement ému et affligé des nouvelles qu'il apprenait.

— On a tout tenté, Monsieur le marquis, et sans obtenir le moindre résultat. La matinée entière s'est écoulée en essais infructueux. Les synapismes brûlants, la saignée au pied, n'ont point amené d'amélioration dans l'état du malade. La paralysie monte lentement, votre excellent oncle souffre beaucoup, car sa figure se décompose de plus en plus ; mais il a gardé toute sa raison, et son esprit est aussi sain et aussi lucide qu'il l'a jamais été. Il y a une heure à peu près que M. le commandeur, s'adressant à l'un des médecins qui se trouvaient au chevet de son lit, lui dit :

« — Docteur, voulez-vous me promettre

de répondre avec une complète franchise à la question que je vais vous faire ?

« — Je vous le promets, a répliqué le médecin.

« — Quelle que soit cette question ?

« — Quelle qu'elle soit.

« — Jurez-le-moi sur votre honneur.

« — Sur mon honneur, je vous le jure.

« — Eh bien ! docteur, y a-t-il encore quelqu'espoir ?

« Le docteur hésita.

« — Vous avez promis et vous avez juré, répéta votre oncle, dites-moi donc, puis-

que je vous le demande, s'il y a encore quelqu'espoir?

« — Aucun, fit le docteur.

« Cette réponse ne parut point ni étonner, ni même émouvoir mon excellent maître ; il poursuivit du même ton :

« — Quand mourrai-je?

« — Quand la paralysie aura atteint la région du cœur.

« — Et combien de temps mettra-t-elle pour en arriver là?

« Le médecin posa la main sur la poitrine de votre oncle, et regarda sa montre.

« — Trois heures, répondit-il.

« — Merci, docteur! Je suis bien aise de savoir à quoi m'en tenir. Puisque j'ai encore trois heures à vivre, je tiens à ce qu'elles soient bien remplies.

« Je pleurais dans un coin de la chambre; mon bon maître se tourna de mon côté et me dit :

« — Allons, Comtois, à quoi bon se désoler? un peu plus tôt ou un peu plus tard, ne faut-il pas toujours en arriver là? Approche-toi de mon lit, j'ai quelques ordres à te donner.

« J'obéis tout en sanglotant, et votre excellent oncle m'enjoignit d'envoyer à l'instant même quérir un notaire pour lui dicter son testament, et de venir moi-même vous chercher au plus tôt.

« Voilà ma triste mission remplie, Monsieur le marquis. Le carrosse est en bas, vous plaît-il de partir?

UNE MORT ET UN MYSTERE.

— SUITE. —

XXX

UNE MORT ET UN MYSTÈRE. (*Suite.*)

Peu d'instants après la conversation que nous venons de rapporter, M. de Cout-Kérieux mettait pied à terre dans la cour du petit hôtel de la rue de Babylone, hôtel que le commandeur occupait tout entier.

Hector traversa une enfilade de pièces

fort luxueuses, pleines de domestiques dont l'attitude exprimait l'inquiétude et le chagrin, et il arriva à la chambre à coucher de M. de Cardillac, sorte de sanctuaire soigneusement fermé d'habitude à tous les profanes, et dans laquelle, lui-même, neveu du maître de la maison, n'était entré que très rarement.

Cette chambre, ou plutôt ce boudoir, mérite, sans contredit, les honneurs d'une description de quelques lignes.

Les murailles étaient tendues d'une étoffe de soie d'un jaune pâle, semée de guirlandes de fleurs qui dessinaient sur la tenture un grand nombre de panneaux.

Chacun de ces panneaux contenait un

médaillon ovale merveilleusement encadré, et dont les peintures, fort recommandables sous le rapport artistique, l'étaient infiniment moins au point de vue de la morale.

C'est assez dire que les sujets les plus anacréontiques de la mythologie avaient été reproduits avec une hardiesse, un fini de détails et une perfection voluptueuse et nullement gazée, qui damait le pion aux plus vives licences de l'*Art d'aimer*, des *Métamorphoses* d'Ovide et des poésies légères de Tibulle et d'Anacréon.

C'était une odyssée complète des fêtes lubriques de Paphos, des étranges orgies d'Amathonte, et Vénus, la lorette olym-

pienne, y brillait en plus d'un endroit par le décolleté de ses amours.

Mais ce musée cynique n'était point, à beaucoup près, ce qui devait le mieux attirer les regards surpris, dans cette chambre à coucher de vieillard.

De chaque côté de la cheminée, deux grands cadres renfermaient chacun une cinquantaine de petits portraits; ceux-ci en buste, ceux-là en pied, portraits de femmes, toutes jeunes et jolies, quelques-unes d'une très remarquable beauté.

Ces femmes, assises ou couchées, brunes ou blondes, coquettes ou langoureuses, tendres ou hautaines, n'étaient vêtues que de leur chasteté.

C'était peu.

Au-dessous de chaque portrait, il y avait un nom; un nom écrit en toutes lettres sur un petit cartouche en ivoire.

Ces deux cadres, on l'a deviné déjà sans doute, étaient une sorte de catalogue iconologique des principales maîtresses de M. de Cardillac.

On eût trouvé là des duchesses et des grisettes, des femmes du monde et des filles du peuple. La petite bourgeoise y trônait à côté de la danseuse en renom, l'aristocratie de la beauté étant la seule admise dans les archives galantes du galant commandeur.

Deux ou trois de ces portraits avaient les yeux crevés.

C'était ceux des pauvres femmes à qui le commandeur ne pouvait pardonner d'avoir été infidèles les premières !

Qu'on se figure maintenant, dans cette chambre toute imprégnée de senteurs enivrantes, sous les rideaux brodés d'un lit merveilleusement élégant, au milieu des dentelles, des courtepointes et des oreillers, la figure décomposée de M. de Cardillac expirant.

Le contraste était terrible, étrange, effrayant même.

Le commandeur, adossé à deux ou trois coussins placés sous ses épaules, presqu'assis dans son lit par conséquent, se tenait immobile.

Il avait exigé qu'on le coiffât et qu'on lui mît du rouge; mais ce rouge, maladroitement placé par la main tremblante de l'un de ses valets de chambre, faisait tache sur les joues au lieu d'imiter les couleurs de la vie.

Un mouvement convulsif agitait les lèvres pendantes du malade.

Les yeux seuls avaient conservé toute leur vivacité, toute l'expression et toute la mobilité de leur regard.

Ce vieux *roué* sceptique, libertin sans âme, mais charmant de formes, expirant sous le fard et les dentelles, nous semble personnifier, d'une façon assez exacte, l'agonie du dix-huitième siècle.

Un médecin se tenait debout vers le chevet du lit.

Au milieu de la chambre, un homme maigre, tout vêtu de noir, écrivait sur une immense feuille de papier.

C'était le notaire minutant le testament.

§

Au moment où Hector entra dans la chambre de son oncle, M. de Cardillac fit un mouvement, tendit la main au jeune homme et lui dit d'une voix fort calme, mais coupée d'instant en instant par un hoquet sinistre.

— Ma foi, mon garçon, je suis bien aise

de te voir. Tu arrives à propos, et j'avais grand'peur que Comtois, ne te rencontrant point dans ton logis, ne pût te trouver assez tôt pour t'amener ici, moi vivant.....

« Cependant, ajouta le commandeur avec une sorte de sourire, je lui avais recommandé, en cas d'absence de ta part, de toucher à l'hôtel Lormois où je soupçonnais fort que tu pourrais être... Enfin, te voilà et tout est pour le mieux..... Dis-moi adieu, mon garçon, dis-moi adieu !

— Oh ! mon oncle ! mon bon oncle ! dit Hector en pleurant ; mais ce n'est pas possible ! il y a des ressources... il y a de l'espoir..... Vous vivrez... longtemps.....

— Docteur, quelle heure est-il ? deman-

da M. de Cardillac en interrompant le marquis de Cout-Kérieux.

— Il est deux heures, répondit le médecin.

— Hector, mon garçon, dit alors le malade, je vivrai cinq quarts-d'heure, pas une minute de plus, voilà mon éternité; prends-en donc ton parti, puisque rien ne peut l'empêcher.

Hector saisit la main de son oncle et la couvrit de larmes amères.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça! qu'est-ce que ça signifie? s'écria le commandeur. Voilà que tu te désoles comme un enfant! Ah! certes, il fallait arriver à mon âge pour voir un neveu si chagrin

de la mort d'un oncle dont il est le légataire universel ! car je te laisse tout, mon garçon, meubles et immeubles, et mes économies, et ma bibliothèque, et mon cuisinier, et ma cave, qui par parenthèse n'est point à dédaigner !

Hector ne put répondre.

— Allons donc ! continua monsieur de Cardillac, allons donc! Du désespoir quand je suis si calme ! Mais mon ami, je pars au bon moment, la vie pour moi maintenant est comme une orange dont j'ai sucé tout le jus et dont je rejette l'écorce. Que m'a-t-il manqué pour être heureux ? rien. Le hasard avait mis tous les biens de la terre à ma disposition, et j'ai su largement m'en servir. La table et l'a-

mour, voilà le bonheur en ce monde. Les jolies femmes et les meilleurs vins ne m'ont jamais manqué; voici que mon estomac devient difficile, et quant au reste, ah! mon ami, je me faisais singulièrement pitié dans ces derniers temps en me souvenant du passé! Les infirmités allaient venir. C'est un acte de bon sens et d'esprit de ma part d'éviter la goutte, les rhumatismes, les asthmes, la gravelle, toutes ces misères enfin qui fondent sur les vieux podagres. Je m'en vais de la vie au moment précis où toutes les jouissances de la vie s'en allaient de moi....

« Ne te désoles donc point, mon ami, car je suis enchanté et tout est pour le

mieux, je te le répète, dans le meilleur des mondes!!

Tandis que le commandeur parlait ainsi d'un ton léger, comme au milieu d'une conversation de salon, Hector revoyait, par le souvenir, la mort si digne et si solennelle de son père, le marquis de Coul-Kérieux, dont les paroles étaient nobles et graves, dont les pensées étaient hautes et sévères, comme il convient dans un moment suprême.

Et malgré lui il s'étonnait, il s'affligeait, de l'extrême dissemblance de ces deux agonies.

Il fit sur lui-même un violent effort, et

dit d'une voix qu'il cherchait vainement à rendre ferme et distincte :

— Mon oncle... mon oncle... ne voulez-vous pas... voir... un prêtre... ?

— Un prêtre! demanda monsieur de Cardillac, pourquoi faire?

— Mais... répondit le jeune homme, singulièrement déconcerté par cette réponse étrange, ne pensez-vous donc pas.... qu'il est temps de songer à... votre âme...?

—Mon âme! répliqua le commandeur avec un rire sardonique que lui eût envié Voltaire. Mon âme, répéta-t-il, allons donc, mon ami! tu divagues. Te figures-tu donc que parce que je n'ai plus que

trois quart-d'heures à vivre, je vais ajouter foi à tout ce qui, dans ma vie, m'a paru faux et ridicule! J'aurais cru que tu me jugeais mieux! Ai-je peur de l'enfer, par hasard! L'enfer! qu'est-ce donc? Le Tartare sous un autre nom. Pluton est devenu Satan, voilà tout! Contes fort propres, je l'avoue, à endormir les petits enfants; mais dont, pour ma part, je m'inquiète comme de cela! et puis, dans tous les cas, n'ai-je pas ma croix de Malte pour me protéger! Un commandeur damné! vive Dieu, j'aimerais à le voir, pour la rareté du fait, et si cela était, je viendrais la nuit prochaine, mon garçon, te le dire à l'oreille, pour que tu le fasses répéter dans les *Nouvelles à la main!!*

Anéanti, muet de stupeur, Hector, écoutait ces lugubres blasphèmes, et c'était une chose terrible que ces paroles impies sortant de ces lèvres presque glacées déjà par le doigt de la mort.

— Le froid monte! le froid monte, reprit M. de Cardillac; il n'est plus qu'à dix lignes du cœur, laisses-moi terminer mon testament, car je veux qu'il soit bien en règle..., dans ton intérêt, mon garçon.

M. de Cardillac, nous le savons, instituait Hector son légataire universel, et le chargeait de distribuer divers legs peu importants à ses domestiques, et à quelques anciennes maîtresses.

C'était tout.

La minute de l'acte terminée par le notaire, il signa.

— Adieu, mon garçon! s'écria-t-il en laissant retomber la plume, dont il venait de se servir, et en posant la main sur son cœur. Le froid est là, tout est fini..... je vais donc savoir..... ce qu'il..... y a... là... bas.....

Et son geste indiquait l'espace.

Soudain tout son corps se raidit.

Un cri d'épouvantable angoisse s'échappa de sa gorge.

Son regard devenu fixe et vitreux exprima une indicible terreur.

Il était mort.

Mais au moment où l'âme brisait les liens charnels, au moment où l'œil de l'esprit s'ouvrait sur l'autre monde...... qu'avait-il entrevu ? ?



Par le fait de cet héritage, dont l'importance était considérable, le marquis Hector se trouva tout d'un coup plus riche qu'il ne l'était avant d'avoir joué, perdu, compromis sa fortune et hypothéqué ses domaines.

Disons à sa louange que le premier usage qu'il fit de ces richesses nouvelles, fut de régler ses comptes avec Eléazar, l'usurier, et de retirer ses lettres de

change en les soldant intégralement.

Il rentra par conséquent en possession des titres de propriété de la seigneurie de Cout-Kérieux, à sa grande satisfaction, et surtout à la joie profonde du bon Chrysostôme Peritus, qui s'écria en levant les mains vers le ciel, et en paraphrasant les paroles du vieillard Siméon :

— Maintenant je puis mourir, et je mourrai avec joie, puisqu'il m'a été donné de voir monsieur le marquis redevenu possesseur des domaines de ses ancêtres ! !

Sitôt après avoir réglé ses affaires d'intérêt, Hector qui avait pris le grand deuil, dût s'abstenir pendant un certain temps,

non-seulement de paraître dans les lieux publics, mais encore de sortir de chez lui.

A cette époque l'étiquette était rigoureuse. La mort semblait chose grave, et on ne la traitait point, comme de nos jours, légèrement et en plaisantant.

Un soir, trois semaines environ après la mort du commandeur, le valet de chambre d'Hector lui remit deux billets qui venaient d'être apportés à l'hôtel, presqu'en même temps.

L'un d'eux était renfermé sous une enveloppe élégante et satinée, exhalant un parfum des plus aristocratiques.

Les pattes de mouches de sa suscription révélaient une main de femme.

Il avait été apporté par un valet de pied de madame la marquise de Lormois.

Hector brisa vivement le cachet de cire blanche, splendidement armorié, et lut les lignes suivantes avec un ravissement contenu :

« *Nous partons demain, monsieur de Lormois et moi, pour notre terre de Tourraine.*

« *Ne viendrez-vous point bientôt nous y voir et passer quelque temps avec nous ?*

« *Nous vous désirons, et nous vous espérons tous deux.*

« DIANE. »

Le second billet, écrit sur du papier

grisâtre, et fort grossièrement plié, avait été laissé chez le concierge du marquis par une femme qui semblait jeune, quoiqu'elle cachât sous un long mantelet à capuchon sa taille et sa figure.

Il ne contenait que ces deux mots, tracés par une main inconnue :

Prenez garde !!!

QUATRIÈME PARTIE.



LES PIÈGES.

LE CHATEAU DE LORMOIS.

XXXI

LE CHATEAU DE LORMOIS.

Le lendemain d'assez bonne heure, Hector monta en voiture et se fit conduire à l'hôtel Lormois.

Le suisse lui confirma ce qu'il avait appris par le billet de la veille au soir, c'est-à-dire, le départ de la marquise.

Monsieur et madame de Lormois s'é-

taient mis en route à cinq heures du matin.

En quittant la rue des Tournelles, M. de Cout-Kérieux donna l'ordre de toucher chez le comte Roland.

Il le trouva faisant des préparatifs de départ.

— Tu quittes Paris? lui demanda-t-il.

— Ma foi! oui Paris dans ce moment est triste comme un enterrement, je vais voyager pendant quelques mois.

— Et où vas-tu?

Dans les Pyrénées.

— Pourquoi faire?

— Pour y tuer des coqs de bruyères. Veux-tu venir avec moi?

— Je ne le puis.

— Qu'est-ce qui t'en empêche? Ce serait un charmant voyage...

— Oui, sans doute... mais...

— Mais, quoi?

— Je compte incessamment quitter Paris moi-même, et prendre une direction toute différente.

— Laquelle?

— Celle de la Tourraine. Je dois passer quelque temps dans les terres de la marquise de Lormois.

— Tu l'aimes donc toujours, la marquise?

— Plus que jamais!

— Bravo! Sais-tu que les *Galaor*, les *Amadis des Gaules* et autres chevaliers errants, aussi constants que valeureux, n'étaient auprès de toi que de bien piètres sires et des amoureux bien légers!!

Hector ne répondit à cette épigrammatique louange que par un sourire.

— Au moins, je suppose, reprit le comte de Villarcy, que tu dois être maintenant du *dernier bien* avec la marquise...

M. de Cout-Kérieux continua à garder le silence.

Roland le regarda d'un air un peu moqueur.

— Est-ce que je me trompe? poursuivit-il, et serais-tu, comme par le passé, au régime peu substantiel des amours platoniques?

— La discrétion me ferme la bouche! répondit Hector, chez qui l'amour-propre parla plus haut que la sincérité, et qui, ne voulant pas mentir, voulut bien cependant laisser supposer un mensonge.

— Je comprends, fit le comte; mais, vertudieu, mon cher marquis, permets-moi de te dire qu'entre amis la discrétion n'est pas de mise, sans compter qu'elle n'est plus de mode en quelque circonstance que ce soit. Cela sent la province en diable!

— Je le sais à merveille.

— Ce qui ne t'empêche pas de vouloir mourir, sous ce rapport, dans l'impénitence finale... Enfin, chacun agit comme il l'entend. Tu as ta manière de voir, j'ai la mienne... gardons-les.

— Je crois que c'est le plus sage.

— Encore une question cependant; mais tu n'y répondras que si tu le veux.

— Voyons cette question...

— Comment le mari prend-il la chose?

— Le mieux du monde. Il ne se doute de rien.

— Cela devait être, ils sont tous ainsi!

c'est une véritable grâce d'état. Ah! mon cher, ne nous marions jamais!

— Comment, tu crois que du moment où l'on est marié, l'on est en même temps et par la force des choses.....

— Ce que Molière a fort crûment appelé par son nom.

— Précisément.

— Oui, sans doute.

— Sans exceptions?

— Sans exceptions... autrement, on est bien à plaindre.

— Qu'est-ce que tu dis donc là? A plaindre de *n'être point...?*

— Non pas de *n'être point*... ce que tu sais, mais bien d'être propriétaire d'une femme assez laide et assez revêche pour qu'aucun de nos amis n'en veuille, et Dieu sait ce qu'elle doit réunir pour cela de laideur et d'humeur fâcheuse, car c'est un piquant ragoût que l'amour, quand l'adultère l'assaisonne !

L'entretien continua quelques instants sur ce ton plus que léger, puis les deux amis se séparèrent.

Trois jours après, une chaise de poste, attelée de quatre vigoureux chevaux, entraînait le marquis de Cout-Kérieux sur la grande route de Tourraine.

§

Il était à peu près dix heures du matin quand Hector, qui avait voyagé jour et nuit, vit ses postillons prendre un chemin de traverse qui conduisait au château de Lormois.

Au bout de trois quarts-d'heure de marche, la voiture s'arrêta devant la haute et massive grille du parc.

Le chiffre et l'écusson des marquis de Lormois couronnaient les lances dorées de cette grille.

A droite et à gauche de l'entrée deux petits bâtiments disposés en forme de pavillons, servaient de logis au concierge et aux gardes chasses.

Le valet de chambre d'Hector descendit du siége de la chaise de poste et sonna.

Un grand et gros suisse, galonné et armorié, apparut aussitôt sur le seuil de sa loge, ouvrit la porte à deux battants, et la voiture passa.

Hector, dont le cœur battait de joie et d'ivresse, à l'idée seule qu'il allait revoir la femme qu'il aimait, vivre sous son toît, respirer le même air qu'elle, voulut, comme il convient à un amant bien épris, se recueillir dans cette pensée, et donna

l'ordre de traverser le parc au pas des chevaux.

Puis il s'enfonça dans un coin de sa chaise et livra son âme à toutes les rêveries langoureuses, à toutes les imaginations passionnées, à tous les mirages, à tous les prestiges, à toutes les fantasmagories de l'amour.

Un son vague qui vint tout-à-coup mourir à ses oreilles, l'arracha au monde fantastique dans lequel il vivait depuis quelques instants.

Il écouta.

Le vent qui bruissait dans les arbres lui apporta de lointains accords dans lesquels il reconnut des fragments de fanfares.

Par instant un aboiement de chien arrivait aussi jusqu'à lui, isolé, strident et rauque, puis, avec une nouvelle bouffée de vent, lui venait, affaiblie, la grande voix de toute la meute.

La distance donnait un caractère d'étrangeté à cette musique lointaine, qui tantôt s'évanouissait comme le dernier soupir d'une harpe éolienne, tantôt lançait plus rapprochée ses sons rapides et vibrants, ainsi qu'une fusée mélodieuse.

Soudain ces voix et ces fanfares s'élevèrent toutes ensemble comme un crescendo triomphant.

Les chiens hurlèrent leur chant de victoire ; les trompes jetèrent au ciel un dernier et éclatant hallali, puis, tout se tut.

M. de Cout-Kérieux supposa que ces accords annonçaient la fin de la chasse.

Il ne se trompait pas.

Le silence, du reste, ne fut pas de longue durée.

La chaise de poste d'Hector continuait à suivre lentement l'avenue. Tout-à-coup, non loin de là, et dans un sentier latéral, retentit de nouveau une fanfare éclatante. A cette fanfare succéda une voix mâle et sonore qui chantait, sur un air de chasse, un couplet qu'Hector ne put entendre. Une seconde fanfare termina ce couplet.

Après un instant de silence, coupé par quelques aboiements de chiens, la voix reprit plus rapprochée :

« L'étoile de Vénus, au ciel qui se colore,
Blanchit,
Et le vent du matin qui naît avec l'aurore,
Fraîchit.
Le lugubre hibou de la tour mal hantée,
S'est tû.
Et le bois est déjà par la meute agitée,
Battu. »

Après une nouvelle fanfare, après un nouveau silence, la voix reprit plus près encore:

« Avant le jour, quittant ta couche et ta compagne,
Chasseur,
Sens battre de plaisir, en courant la campagne,
Ton cœur.
Entends le chant d'amour de la caille nomade,
Et vois
Le pas du sanglier, qui devant toi s'évade
Du bois..... »

Comme ce couplet finissait, huit ou

dix chiens de haute taille, débouchèrent dans l'avenue, suivis d'un piqueur qui tantôt les appelait par leurs noms, tantôt faisait claquer son fouet à leurs oreilles, pour calmer, par la crainte d'une correction, leur ardeur parfois indocile.

Dix minutes après, M. de Lormois, en costume de chasse et la cravache à la main, arrivait à cheval à la portière du carrosse et souhaitait la bien-venue à Hector de la façon la plus cordiale.

En cet endroit la route tournait, et le château de Lormois, masqué jusqu'alors par des massifs épais, se dévoilait complètement.

Ce château consistait en un vaste pavil-

lon carré, flanqué d'une tourelle ronde à chacun de ses angles.

Le toît principal était d'une hauteur excessive ainsi que les clochetons qui coiffaient les tourelles.

Clochetons et toîts étaient couronnés par de gigantesques girouettes armoriées.

Des cordons de pierres vermiculées, dans le goût de la renaissance, formaient les corniches de l'édifice et dessinaient de larges panneaux sur les revêtements de la maçonnerie.

Les couronnements sculptés des portes, des fenêtres et même des mansardes, étaient dans le même style.

Ces bâtiments formaient le centre d'une terrasse fort large.

Un perron de huit marches conduisait de cette terrasse à l'entrée principale, ouvrant sur un vestibule immense, dallé de pierres polies, alternativement blanches et noires.

On descendait aux jardins par deux larges escaliers de pierre, disposés en fer-à-cheval et ornés de statues mythologiques, jadis blanches, mais dont la pluie, les brouillards et surtout l'indiscrétion des oiseaux avaient singulièrement compromis la nuance.

Les jardins, dessinés dans le goût de l'époque par un élève de Le Nôtre, mon-

traient avec orgueil une profusion de bassins, de jets d'eau, d'ifs taillés d'une façon ingénieuse, de labyrinthes, de quinconces, de galants bosquets, de grottes sombres et de charmilles touffues et mystérieuses.

Ils joignaient le parc, lequel n'avait pas moins de trois lieues de tour, et était entièrement environné de murs, percés seulement çà et là de quelques portes et sauts de loup qui donnaient sur la campagne.

Des allées, ou plutôt des routes larges et ombreuses les sillonnaient dans tous les sens. Les cerfs et les chevreuils y vivaient par bandes nombreuses, et presque toujours y jouissaient d'une paix profonde, excepté pendant les très rares séjours du marquis de Lormois, qui ne manquait

point alors de s'y donner le plaisir d'une chasse quasi-royale.

Une avenue longue et sinueuse, plantée de chênes et d'ormes séculaires (celle dans laquelle nous avons rencontré le marquis de Cout-Kérieux), conduisait, à travers les bois, du château à la grille du parc.

Les écuries, les selleries, les communs, la faisanderie, les chenils et tous les autres bâtiments de service étaient situés derrière le corps-de-logis, dans cette partie de la plate-forme opposée aux jardins et à la terrasse.

Les voitures et les chevaux décrivaient un demi-cercle autour du château pour venir stationner devant le perron.

LE CHATEAU DE LORMOIS.

— SUITE. —

XXXII

LE CHATEAU DE LORMOIS. (*Suite.*)

M. de Cout-Kérieux en mettant pied à terre monta tout d'abord dans l'appartement qui lui était destiné, et échangea ses vêtements de voyageur contre un costume des plus galants, et qui n'eût point été déplacé dans la grande allée de Versailles.

C'était d'abord une veste de taffetas blanc brodée en argent, et sur laquelle flottaient négligemment les dentelles de Malines d'un jabot magnifique.

L'habit était de velours grenat, brodé en or avec une richesse singulière.

Une culotte de taffetas, blanche comme la veste, des bas de soie dessinant une jambe nerveuse et bien prise, des souliers à talons rouges et une épée de cérémonie complétaient la toilette de M. de Cout-Kérieux.

Hector descendit au salon.

Diane n'était point encore rentrée d'une promenade qu'elle faisait dans le parc, et notre héros eut tout le temps d'exa-

miner la pièce dans laquelle il se trouvait.

C'était un vaste salon, occupant en largeur et en profondeur la moitié du rez-de-chaussée, et prenant jour sur la terrasse par cinq hautes et larges croisées.

Ce salon avait dans son aspect quelque chose de triste et de solennel malgré les flots de lumière qui jaillissaient par de nombreuses ouvertures sur son parquet brillant. Cette impression tenait sans doute à la teinte sombre des boiseries de chêne aux panneaux sculptés dont le temps avait à la longue noirci et pour ainsi dire *vernissé* les moulures.

Un effet semblable avait eu lieu pour les tableaux enchâssés de distance en dis-

tance, dans de riches cadres un peu ternis.

Ces tableaux reproduisaient la longue série des ancêtres du châtelain, depuis le premier Lormois, dont l'existence à demi fabuleuse se perdait dans les brumes du moyen-âge, jusqu'au marquis alors vivant et dernier représentant de sa race, puisque Diane ne lui donnait pas d'enfant.

Ils étaient là tous ces gentilshommes du temps passé.

C'était un pêle-mêle de barbes rudes et de moustaches rousses, de faucons sur le poing et de poings sur la hanche.

Parfois, un beau lévrier, un noble cheval de bataille ou quelque serviteur fidèle apparaissait sur le second plan.

Çà et là on remarquait un pourpoint de soie ou de velours ; mais les armures de guerre, les hauberts, les cottes de mailles dominaient.

Les trois ou quatre derniers portraits avaient la mine assez galante, l'air joyeux et le sourire aux lèvres ; mais à mesure qu'on remontait vers des dates plus lointaines, les visages s'assombrissaient, les yeux devenaient plus durs et les sourcils plus farouches.

La plume ne saurait facilement dépeindre la physionomie terrible que l'artiste avait prodigué à certains marquis de Lormois, sous la visière à demi baissée de leurs casques de fer.

Il y avait aussi des portraits de femmes.

Les unes belles, les autres laides, mais toutes singulièrement nobles, à en croire les nombreux quartiers de l'écusson placé dans le coin gauche de chacun de ces tableaux.

Le portrait de Diane, la marquise actuelle, était le seul qui ne fut point armorié.

Aux deux extrémités de la pièce, s'élevaient de hautes cheminées, où la moitié d'un chêne aurait brûlé sans peine.

L'écusson des Lormois se reproduisait sur le marbre sculpté de leurs chambranles, sur les lourds chenêts, et jusque sur l'immense plaque de fer battu qui formait l'âtre.

Tout autour du salon étaient rangés dans un bel ordre de hauts fauteuils blasonnés qui semblaient attendre une assemblée absente.

Au milieu de cette magnificence antique, à laquelle M. de Lormois n'avait rien voulu ni rien dû changer, car il regardait (et non sans raison, selon nous), ces vieux meubles et ces vieux portraits comme titres de famille et comme chose sacrée, au milieu de tout cela, disons-nous, et dans l'embrâsure de l'une des fenêtres, on remarquait une chauffeuse et une table à ouvrage de cette forme gracieuse et maniérée alors à la mode et baptisée du nom de *Pompadour* :

Ces deux objets arrivaient de Paris.

C'étaient la chauffeuse et la table à ouvrage de Diane.

Hector eut un instant l'envie d'aller se mettre à genoux devant eux, dans une muette adoration.

Soudain la porte s'ouvrit, et la marquise elle-même entra dans le salon.

Elle était vêtue d'un peignoir de taffetas blanc, serré négligemment par une cordelière de soie autour de sa taille, fine, souple, cambrée et voluptueuse.

L'une de ses mains aussi blanches que son peignoir jouait avec un des rubans couleur de feu fixés à son corsage.

Les boucles soyeuses de son admirable

chevelure brune, à demi-dépoudrée, encadraient l'ovale charmant de son visage.

L'entourage sombre des vieux meubles et des vieux portraits servait pour ainsi dire de cadre à sa jeune beauté, qui ressortait éblouissante sur ce fond obscurci, comme une apparition lumineuse se détacherait sur les ténèbres.

Jamais Hector n'avait vu Diane si charmante.

Elle était entrée lentement, les yeux fixés sur un bouquet qu'elle tenait de la main gauche elle, et ne semblait point se douter qu'il y eut quelqu'un dans le salon.

M. de Cout-Kérieux, absorbé dans une

contemplation, ou plutôt dans une adoration extatique, garda le silence pendant un instant.

Cependant il comprit bien vite qu'il risquerait de jouer un rôle ridicule en se taisant plus longtemps, et il dit tout bas, bien bas, afin de ne point arracher brusquement la jeune femme à la rêverie dans laquelle elle paraissait plongée :

— Madame la marquise...

Diane releva vivement la tête.

— Vous ! vous ici, monsieur le marquis ! s'écria-t-elle en feignant d'avoir ignoré jusque-là l'arrivée du jeune homme, arrivée qu'elle savait depuis un quart-d'heure.

— Suis-je donc venu trop tôt? demanda-t-il presqu'en tremblant.

— Pouvez-vous le supposer?

— C'est qu'à voir votre surprise... votre étonnement...

— Vous vous trompez, interrompit la jeune femme, je ne suis ni surprise ni étonnée, mais heureuse de voir que vous ayez pensé si vite à vos *amis* absents.

Et Diane appuya sur ce mot : *amis*.

— Oh! Madame, que vous êtes bonne! fit Hector enivré de joie par cette réception gracieuse : aussi bonne que belle! c'est tout dire!

— Allons, Monsieur, pas de flatteries,

je vous en conjure, autrement je me croirais encore dans mon salon de Paris, entourée d'une foule de fades courtisans. Nous sommes ici dans les bois, au fond d'une province, et la vérité seule y a droit de bourgeoisie... Ne l'oubliez pas, monsieur le marquis...

— C'est m'autoriser à vous dire à toute heure que je vous aime plus que ma vie, qu'un de vos regards me rend fou, que.....

— Silence! fit Diane avec un geste coquet. En admettant que ce que vous me racontez là soit vrai...

— Oh! Madame!...

— Il y a, si je ne me trompe, un vieux

proverbe qui prétend *que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire...* Tenez, demandez plutôt à M. de Lormois que voici.

En effet, le mari de Diane entrait dans le salon.

— De quoi s'agit-il, mon cher hôte? fit-il en s'adressant à Hector qui, tout à la fois étonné et embarrassé de l'aplomb de la marquise, ne sut que répondre dans le premier moment.

Diane avait prévu cet embarras, aussi répliqua-t-elle sans hésiter :

— M. de Cout-Kérieux me demande si je compte suivre à cheval les chasses de cette saison, je lui réponds que je suis un intrépide écuyer, une véritable Diane

chasseresse, et j'en appelais à vous pour attester mes talents en équitation.

— Il est certain, dit M. de Lormois, que Diane monte à cheval avec une intrépidité qui m'épouvante quelquefois, et vous la verrez à l'œuvre...

— Ah ! reprit Diane en souriant, quand j'ai dit : *Qui m'aime me suive !* il faut monter un véritable Hyppogriphe pour ne point se laisser distancer...

Elle se tourna vers Hector, et ajouta en le regardant fixement :

— Me suivrez-vous, monsieur le marquis ?

Le jeune homme s'inclina sans répon-

dre, car il sentait à merveille que dans ce moment son accent l'aurait trahi.

Il était deux heures.

Un valet de pied ouvrit la porte du salon et rompit la conversation par ces mots :

— Madame la marquise est servie.

§

Nous ne saurions donner à nos lecteurs qu'une idée très imparfaite des jouissances infinies qui remplirent les premières journées d'Hector au château de Lormois.

La matinée était habituellement consacrée à la chasse à courre.

Diane, en costume d'amazone, c'est-à-dire vêtue d'une longue robe de drap vert à brandebourgs d'or, et coiffée d'un chapeau de feutre gris aux larges ailes, dont la plume blanche flottait au vent, accompagnait son mari et M. de Cout-Kérieux.

Son ravissant costume rehaussait encore sa beauté, et c'était merveille de la voir guidant avec une adresse et une audace peu communes le cheval andaloux qu'elle montait, le dompter d'une main d'enfant dont la peau fine et délicate cachait des nerfs d'acier, bondir avec lui par-dessus les obstacles sans même vaciller sur sa selle, et parfois, murmurant son fameux :

Qui m'aime me suive! se lancer dans l'espace avec une intrépidité telle que les plus déterminés chasseurs devaient bientôt renoncer à l'accompagner.

Est-il besoin de dire que dans ces occasions M. de Cout-Kérieux ne se laissait guère devancer?

Le soir, Hector faisait de la musique avec Diane, et sa voix frémissait de volupté en s'unissant à celle de la jeune femme dans les langoureuses mélodies des ariettes à la mode.

. . . .

Tout cela c'était du bonheur.

Un bonheur d'autant plus complet qu'il était pur de tout mélange de soucis et de tourments jaloux.

C'était bien pour lui, pour lui seul que Diane se parait, pour lui seul que Diane était belle !

Enfin, suprême félicité ! l'appartement de la jeune femme et celui de M. de Lormois étaient aux deux extrémités du château, séparés l'un de l'autre par une douzaine de pièces immenses, et chaque nuit Hector, depuis la tourelle où il logeait, voyait les lumières s'éteindre successivement chez le marquis et chez la marquise.

Donc. . . . .

Et c'était un bonheur de plus... les hommes sont si crédules sur ce chapitre.

—

Selon les us et coutumes de l'époque,

on dînait à deux heures de l'après-midi au château de Lormois, et l'on soupait entre huit et neuf heures du soir.

Le souper ! qu'il nous soit permis de le dire en passant, nos pères ont fait preuve d'une déplorable inintelligence en blasphémant ce qu'avaient *adoré* leurs pères, et en laissant tomber en désuétude *le souper,* le seul *amusant,* le seul joyeux de tous les repas.

Une tentative, qui semblait devoir être couronnée de succès, avait bien été tentée dans ces dernières années par *les viveurs* élégants de notre génération.

Peut-être n'aurions-nous point tardé beaucoup à remettre *le souper* tout-à-fait en honneur.

Mais la RÉPUBLIQUE est venue (que la tombe qui se refermera sur elle lui soit lourde) ! En même temps sont arrivés la misère et le deuil, et *le souper* s'est enfui, épouvanté par les haillons sanglants de cette parodie de quatre-vingt-treize !

Ce petit-fils de la Régence, ce repas aristocratique s'il en fut, ne s'accommode point de la hideuse *Marseillaise*, il lui faut des chansons plus galantes.

En vain le citoyen Marrast, ex-démocrate, ex-rédacteur en chef du *National*, aujourd'hui président de la Chambre, et surnommé le *dernier marquis*, a-t-il voulu

ressusciter le *souper* aux accords si doux du *Ça ira*, le *souper* est mort, bien mort, et pour longtemps !

LE ROND-POINT.

XXXIII

LE ROND-POINT.

Le marquis de Lormois avait pris l'habitude de se promener seul dans le parc, pendant une heure, tous les jours à la nuit tombante.

Il affectionnait pour cette promenade une longue allée couverte qui longeait un des murs d'enceinte et aboutissait à un

rond-point environné de massifs épais.

Ce rond-point, sorte de salon de verdure, était entouré d'un banc de granit circulaire, coupé par huit piédestaux placés à une égale distance les uns des autres.

Quatre de ces piédestaux supportaient des vases de bronze imitant l'antique.

D'assez belles statues de Faunes et de Bacchantes en pierre polie faisaient l'ornement des quatre autres.

Des ronds-points semblables à celui que nous venons de décrire se voyaient assez fréquemment dans les jardins du dix-huitième siècle, et l'on pourrait en retrouver

quelques-uns de nos jours, dans certains parcs où ils ont été respectés.

Tout auprès, et derrière une des statues, se trouvait une petite porte ouvrant sur la campagne; mais constamment fermée, quasi-condamnée, dont la forte serrure était rongée de jour en jour davantage par une rouille épaisse, et qui disparaissait derrière les touffes épaisses d'une végétation vigoureuse.

Il existait cependant une clé de cette petite porte, clé qui pendait en compagnie d'une infinité d'autres de toutes les dimensions, à l'un des clous d'un immense tableau numéroté, placé dans la chambre de l'intendant du château.

Nous ne savons pourquoi l'avenue qui conduisait au rond-point avait reçu le poétique surnom de l'Allée des Soupirs.

C'était là, nous le répétons, que le marquis de Lormois allait passer une heure chaque soir.

§

Notons en passant un fait qui, pour Hector, passa presque inaperçu, et qui cependant doit jeter, pour nos lecteurs, une clarté singulière sur la suite des évènements de cette histoire.

Un matin, la chasse habituelle ne devait point avoir lieu.

Diane était fatiguée, et M. de Lormois avait à surveiller quelques travaux de terrassement dans une partie reculée du parc.

Hector se sentit la fantaisie d'explorer quelque peu la campagne des environs, il monta donc à cheval et quitta le château.

Environ à un quart de lieue du village il se trouva dans un site charmant.

A gauche, la lisière d'un bois protégé par un petit fossé en talus, couvert d'un gazon fin et doux.

A droite, une prairie coupée par des

bouquets de grands arbres, et traversée par un petit ruisseau, dont l'eau transparente comme du cristal courait en chantant sur un lit de cailloux.

Des saules pleureurs mouillaient dans ce ruisseau l'extrémité de leurs longues branches d'un vert pâle et argenté.

Au fond, à trois ou quatre portées de fusil, une maisonnette à un seul étage, recouverte comme d'un réseau par une immense vigne vierge qui formait des ogives naturelles pour les portes et pour les fenêtres.

L'air était doux, tiède, parfumé.

Les oiseaux chantaient amoureusement sur les arbres, et des myriades d'insectes

brillants bourdonnaient entre les brins d'herbe.

Hector mit pied à terre, laissa la bride sur le cou de son cheval, et s'assit sur le gazon, où il s'abandonna bientôt à une rêverie profonde.

A quoi donc pensait-il ?

Eh ! mon Dieu ! tout simplement à un sonnet galant qu'il se proposait d'élaborer en l'honneur de Diane, et qui lui vaudrait un gracieux sourire et quelques doux regards.

Mais, hélas ! notre pauvre marquis n'avait point reçu du ciel le don de poésie. L'inspiration était rebelle et la rime ne l'était guères moins.

Il avait bien trouvé cependant, après de laborieux efforts, quelques rimes dans le genre de celles-ci :

« Ame,
« Flamme,
« Réclame. »

Ou bien :

« Amours,
« Toujours,
« Beaux jours. »

Ou encore :

« Espérance,
« Constance,
« Clémence. »

Il savait à merveille qu'il voulait dire à Diane : « Qu'elle était le soleil de son *âme!*

« Qu'il éprouvait pour sa beauté la plus inextinguible *flamme !*

« Qu'il attendait d'elle le don d'amoureuse merci que tout amant bien épris *réclame !*

« Que leurs tendres *amours* ayant eu un commencement, mais ne devant point avoir de fin, dureraient incontestablement *toujours !*

« Et que pour eux la vie ne serait qu'une longue succession de *beaux jours !*

« Que, du reste, il nourrissait l'*espérance* de voir bientôt couronner sa *constance*.

« Et que quant à cet humble sonnet, il croyait pouvoir espérer que celle en l'hon-

neur de qui il avait été fait l'accueillerait avec quelque *clémence!*

L'imagination d'Hector avait été assez riche, disons-nous, pour moissonner ces lieux communs dans les champs de la galanterie banale, mais il éprouvait une insurmontable difficulté à les enchâsser dans la forme du vers.

Les épis étaient à terre, mais le faucheur ne pouvait point les réunir en gerbes.

Tandis qu'il était là, contractant les sourcils, se frappant le front, suant sang et eau, tantôt levant les yeux au ciel, tantôt les abaissant sur le gazon, son regard tomba tout-à-coup et s'arrêta pen-

dant un instant sur la petite maison coquette dont nous avons déjà parlé.

Cet instant suffit pour qu'il vît la porte s'ouvrir, et deux hommes s'avancer sur le seuil.

L'un de ces hommes jeta tout à l'entour un coup-d'œil défiant.

Mais la campagne était déserte.

Un groupe d'arbres masquait le cheval du marquis, et le marquis lui-même disparaissait presqu'entièrement, assis comme il l'était sur le bord du talus.

L'habitant de la maisonnette se montra donc à demi, et Hector put entrevoir, non point sa figure, la distance était trop

grande pour distinguer les traits, mais une robe de chambre, qui, à en juger par l'éclat mordoré de ses couleurs, devait-être d'un lampas magnifique.

Le second personnage portait une souquenille bleue par dessus des vêtements de paysan.

Ils causèrent tous deux pendant un instant, puis l'homme à la souquenille s'éloigna, et la porte de la maison fut refermée.

Or, la direction prise par le deuxième interlocuteur l'amenait précisément du côté où notre héros *invoquait vainement les Muses*.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de pas

de M. de Cout-Kérieux, quand il aperçut ce dernier.

A son aspect, il tira de sa poche un large mouchoir de toile, feignit de se moucher afin de cacher ses traits sans affectation, fit un détour à gauche, hâta le pas, et ne tarda point à s'enfoncer dans le bois où il disparut.

Mais Hector avait eu le temps d'entrevoir sa figure, figure commune quoique spirituelle et narquoise, éclairée par des yeux de renard, et coupée en deux par un nez dont l'excessif vermillon attestait un culte exagéré de la divine bouteille.

Hector connaissait ce visage caractéristique; il l'avait vu jadis; mais où? mais quand?

Voilà ce dont il lui fut impossible de se rappeler, et comme dans ce moment l'inspiration fugitive vint par malice souffler à l'oreille du malheureux poète juste la moitié d'un hémistiche longtemps cherché, on devine qu'il ne se préoccupa point davantage d'évoquer ses souvenirs peu fidèles.

Après un temps assez long de labeur infructueux, M. de Cout-Kérieux remonta à cheval et continua sa promenade à travers les bois.

Il remarqua seulement en passant à côté de la maisonnette que les volets et les contrevents en étaient soigneusement fermés.

Hector avait été poussé par le hasard,

ou plutôt par le caprice de sa monture, du côté de cette partie des taillis où l'homme en souquenille avait disparu lui-même.

Au bout de quelques centaines de pas, et au moment de déboucher dans une clairière, il entendit un bruit de voix, et bientôt il aperçut trois individus qui discutaient avec beaucoup d'action.

L'un d'eux était l'homme qu'il avait vu peu d'instants auparavant.

A l'aspect d'Hector il tourna de nouveau les talons, et se perdit sous la feuillée.

Le marquis poussa son cheval de manière à passer à côté des deux autres, dont l'aspect ne manqua point de le surprendre quelque peu.

Et certes il y avait de quoi.

Figurez-vous ce type étrange et bien connu du spadassin coupe jarret, comme on en trouvait alors dans tous les mauvais lieux de Paris, et dont les dessinateurs et les graveurs de l'époque ont à l'envi reproduit les allures excentriques.

Sur la tête un large chapeau de feutre déformé, crânement incliné du côté droit, et orné d'un nœud de ruban fané et effiloqué.

Pour vêtement, un pourpoint graisseux constellé de taches, brodé de déchirures, et un haut de chausses presque indécent.

Joignez à ceci une longue brette à garde

de fer, battant les mollets d'un air provocateur.

Imaginez une figure maigre et dont la peau semble tannée, tant elle est adhérente aux os, et recouverte d'une couche de bistre. Deux moustaches noires, démesurément longues, soigneusement cirées, et dont les pointes menacent le ciel.

Représentez-vous tout cet ensemble peu flatteur, et vous aurez une idée exacte des deux personnages auprès desquels passa M. de Cout-Kérieux, et qui se servirent de leurs chapeaux comme d'un éventail pour lui dérober en partie leurs traits.

— Vertudieu ! se dit Hector, quand il

les eut dépassés. Les bois de ce pays-ci, sont peuplés d'une façon singulière.

Il continua sa route, et chemin faisant se posa plus d'une fois cette question :

— Qui diable peut être ce gaillard au nez rouge, que je connais, j'en suis certain, et qui donne des rendez-vous à ces oiseaux de mauvais augure ?

Mais en dépit de toutes ses recherches la mémoire d'Hector resta infidèle.

C'est donc à nous d'apprendre à nos lecteurs, que l'homme à la souquenille bleue n'était autre que mons Champagne, le fidèle valet de chambre du comte Roland de Villarcy.

LE ROND-POINT.

— SUITE. —

XXXIV

LE ROND-POINT. (*Suite.*)

Le soir de ce même jour, à la tombée de la nuit, et au moment où M. de Lormois faisait sa promenade accoutumée, le hasard voulut que Diane et le marquis de Cout-Kérieux se trouvassent ensemble et seuls au salon.

L'obscurité descendait, nous venons de

le dire, mais les dernières clartés du crépuscule jetaient à travers les vitres des hautes fenêtres une lueur douce et voilée.

Quand Hector entra, Diane était assise au fond de l'une des profondes embrâsûres où d'habitude elle travaillait à quelque ouvrage de tapisserie.

Ses deux mains se joignaient sur l'un de ses genoux, son regard errait dans le vague, contemplant, sans les voir, les étoiles naissantes au-dessus des grands arbres.

En entendant le bruit léger des pas d'Hector, elle tourna à demi la tête, mais elle reprit aussitôt son attitude distraite et rèveuse.

Hector s'assit sur un tabouret aux pieds de la jeune femme.

Diane le laissa faire. Elle abaissa ses yeux vers lui, et rencontra son regard qui s'attachait avec ivresse sur le doux et beau visage qu'il entrevoyait dans l'ombre.

Il prit doucement une des mains de la marquise. Cette main lui fut abandonnée.

Alors il se mit à genoux.

Diane pencha vers lui son front. Pendant un instant leur souffle et leurs cheveux se mêlèrent.

— Diane... murmura le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

La marquise se redressa soudain. On eût dit qu'elle s'éveillait d'un rêve, à la voir passer la main sur son front tandis qu'elle disait tout bas et comme se parlant à elle-même:

— Il faut que cela finisse! il le faut! il le faut!

Et sans attendre qu'Hector l'interrogeât, elle reprit:

— Monsieur le marquis...

— Madame... fit Hector qui se sentit le cœur serré, tant une froideur de glace avait subitement remplacé l'éclair de passion qu'il s'attendait à voir briller.

— Monsieur le marquis, poursuivit la

jeune femme, j'ai à vous parler, j'ai à vous dire des choses sérieuses et tristes; je vous supplie de m'écouter sans m'interrompre; je vous supplie de me comprendre et de me pardonner...

— Vous pardonner, Madame! s'écria le marquis, ai-je bien entendu? Vous pardonner, moi! mais qu'aurais-je à vous pardonner? vous jouez-vous de moi, et que signifient vos paroles?

— Je vous ai prié, mon ami, de ne point m'interrompre. Vous m'aimez, Hector, vous m'aimez, je le sais, d'un amour sincère et profond.

— Oh! bonheur! vons le savez! vous le croyez!...

— Armez-vous donc de courage et de résolution, mon ami, car c'est cet amour que je viens vous supplier de vaincre...

— Jamais ! j'aimerais mieux mourir!

— Vous ne mourrez point, et vous cesserez de m'aimer, quand je vous aurai bien fait comprendre que votre amour est sans but et qu'il est sans espoir.

— Sans espoir! que dites-vous, mon Dieu ! étais-je donc égaré par un rêve de fol orgueil, quand il me semblait que votre regard devenait presque tendre en se fixant sur moi; quand il me semblait que votre voix se faisait plus douce en me parlant; quand je croyais, enfin, ne voir dans votre accueil ni indifférence ni dédain?...

— Non, vous ne rêviez point, car tout cela était réel...

— Eh bien ! Madame ?

— Eh bien ! mon ami, je vous le disais tout-à-l'heure, j'ai besoin d'un pardon, car j'ai été coupable... bien coupable...

— Je ne vous comprends pas !

— J'ai joué avec vous le triste jeu de la coquetterie... j'ai voulu vous attacher à mes pas pour me distraire des fades adulateurs dont mes salons étaient remplis... Aujourd'hui je comprends ma faute, et je tâche de la réparer, en vous disant avec une complète franchise, que je conserverai toujours pour vous une vive et sincère

affection, mais que je n'aurai jamais d'amour...

Diane, en parlant ainsi, obéissait tout à la fois à un sentiment généreux et à un instinct de prudence. D'une part, elle voyait la passion d'Hector grandir de jour en jour, et elle se reprochait d'avoir, par ses encouragements perfides, attisé cet incendie ; de l'autre, elle craignait que M. de Cout-Kérieux, s'il continuait à vivre plus longtemps si près d'elle, ne finît par ouvrir les yeux sur la coupable intimité qui l'unissait au comte Roland.

Hector, lui, avait écouté la jeune femme avec une stupeur morne et croissante. Il lui semblait sentir la vie s'en aller de son âme, tandis que Diane lui disait avec calme

qu'elle ne l'avait jamais aimé et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Pendant un moment, il lui sembla que le sang s'arrêtait dans ses veines, et que son cœur cessait de battre; mais soudain une pensée inattendue traversa son esprit, l'énergie lui revint à flots, et il s'écria avec une exclamation passionnée :

— Diane! Diane! vous me trompez, ou vous vous trompez vous-même! Je ne peux pas, je ne veux pas vous croire... Pourquoi vous croirais-je, d'ailleurs? est-ce autrefois que vous disiez vrai, alors que vos regards et vos sourires étaient tout chargés de promesses d'amour? Est-ce aujourd'hui, aujourd'hui, que votre voix est froide et que vos yeux semblent glacés?

Je crois au passé, Diane, et je renie le présent! et puis d'ailleurs il me reste l'avenir.... J'attendrai, madame, j'attendrai le jour où à force de passion et de dévouement je vous aurai prouvé que je suis digne de votre tendresse, et alors vous m'aimerez... il le faut... je le veux... et je vous jure que cela sera !...

Et sans laisser à madame de Lormois le temps de répondre un seul mot, Hector se leva, sortit précipitamment du salon et s'enfonça dans les jardins.

Il allait droit devant lui, la tête nue, le front brûlant, perdu dans ses craintes, dans ses désirs et dans ses espérances, et se répétant l'une après l'autre les moindres paroles qu'il venait d'entendre pro-

noncer à Diane dans l'entretien précédent.

Le hasard le conduisit à son insu dans l'allée couverte où le marquis de Lormois se promenait d'habitude.

Arrivé au rond-point, il se laissa tomber sur un banc de pierre, s'adossa machinalement au piédestal de l'une des statues, et son âme s'envola de plus belle dans les domaines de la rêverie.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

L'obscurité avait remplacé peu à peu les dernières lueurs du crépuscule. Un silence profond régnait sur le parc et sur les jardins. Tout-à-coup retentit dans le massif et derrière Hector un bruit sem-

blable au grincement d'une clé tournant dans une serrure rouillée.

M. de Cout-Kérieux ignorait l'existence de la petite porte dont nous avons parlé.

Il obéit à un vague sentiment de curiosité, et resta assis, immobile et silencieux.

Au bruit de la serrure succéda celui de la porte elle-même qu'on faisait tourner avec précaution sur ses gonds criards.

Les arbrisseaux du massif furent entr'ouverts par une main furtive, et Hector entrevit vaguement, à dix pas de lui, les silhouettes de deux hommes qui s'arrêtèrent un instant et parurent écouter.

Nul bruit ne se faisait entendre.

Les deux hommes firent quelques pas, et se parlèrent à voix basse.

Pourtant au milieu du silence de la nuit, Hector put distinguer ces mots :

— As-tu laissé la porte ouverte ?

— Parbleu !

— C'est bon. On nous a dit l'allée à gauche, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Nous y sommes. Voilà le rond-point. Il passera devant nous.

— S'il vient... j'ai peur qu'il ne soit trop tard.

— Eh ! non !

— Dans tous les cas, ça serait ta faute, tu n'en finissais pas !...

— Qu'est-ce que tu veux, j'ai besoin de boire avant *de travailler !*

— Et l'autre, où est-il ?

— A la *baraque.*

— Avec l'argent?

— Sans doute..... Sitôt la besogne faite on nous paie et nous filons.

— Chut ! je crois entendre quelque chose.

Les deux hommes disparurent dans

l'ombre et se confondirent avec la verdure qui les environnait.

Le cœur d'Hector battait avec violence.

Il entrevoyait quelque projet sinistre.

Quels étaient ces hommes? qu'attendaient-ils? que voulaient-ils?

Il n'était point d'ailleurs exempt de toute inquiétude pour lui-même. Si sa présence était découverte, sa vie pouvait courir un danger des plus graves.

Que faire, avec une épée de parade plus élégante que dangereuse, contre deux assassins, armés peut-être jusqu'aux dents?

Devait-il essayer de fuir et donner l'alarme au château?

Devait-il au contraire rester où il était, attendre et protéger autant qu'il le pourrait celui qu'on allait attaquer, sans doute?

Il hésitait encore quand un pas retentit sur le sable de l'allée couverte.

Ce pas était lent, calme et s'approchait peu à peu.

Déjà le nocturne promeneur touchait presque au rond-point.

Hector reconnut le marquis.

Il se leva pour courir à lui.

Il ouvrit la bouche pour crier : *prenez garde!*

Mais avant qu'il ait eu le temps de faire

un mouvement ou de prononcer une parole, les deux hommès embusqués quittèrent à la fois leurs cachettes, et s'élancèrent sur M. de Lormois.

Ce dernier, surpris à l'improviste, ne put même porter la main sur la garde de son épée.

L'un des assassins l'étranglait avec sa cravate qu'il lui tordait autour du cou, tandis que l'autre cherchait la place du cœur avec la pointe de son poignard.

C'en était fait du mari de Diane, quand soudain la scène changea.

Hector, arrivé par derrière, surprit les assassins à son tour et plongea son épée jusqu'à la garde entre les épaules de

l'homme qui tenait le marquis à la gorge.

Le misérable tomba en poussant un cri rauque et bien vite étouffé par le sang qui jaillit de sa bouche.

Son compagnon, épouvanté, lâcha son poignard et s'enfuit.

M. de Lormois n'avait d'autre mal qu'une profonde meurtrissure au cou, et une déchirure fort légère à la poitrine.

Il courut au château avec Hector, son sauveur, et tous deux revinrent sur la scène du crime accompagnés de domestiques qui portaient des torches et des flambeaux.

On releva le cadavre de l'assassin tué

par Hector. Il était étranger au pays, et personne ne l'avait jamais vu, excepté cependant M. de Cout-Kérieux qui reconnut en lui l'un des coupes-jarrets dont il avait surpris le rendez-vous dans les bois avec l'homme en souquenille bleue.

La petite porte fut trouvée ouverte.

Une clé était encore dans la serrure, et cependant l'autre (la seule avait-on cru jusqu'à ce jour) pendait encore suspendue à son clou, sur le grand tableau numéroté de la chambre de l'intendant.

M, de Cout-Kérieux raconta les faits dont il avait été témoin pendant sa promenade du matin.

On se transporta aussitôt à la maisonnette désignée par lui.

Elle était vide; seulement, le complet désordre qu'on y remarqua et des restes de linges et de vêtements achevant de se consumer dans une cheminée, attestaient un brusque départ.

On interrogea le propriétaire; il avait loué quelques jours auparavant à un étranger qui l'avait payé d'avance et dont le signalement s'accordait à merveille avec celui de l'homme au visage bourgeonné.

En apprenant tous ces détails, et surtout en voyant la clé, Diane pâlit et fut

au moment de se trouver mal, car cette clé, elle l'avait donnée elle-même au comte Roland de Villarcy.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

— SUITE. —

QUATRIÈME PARTIE.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

